



Un quatuor de créations comiques
inspirées par
la Collection Dixon

PERSONNAGES

(par ordre de prise de parole)

NICOLE

BAPTISTE

LA GUIDE

LE GUARDIEN

Les Trois Grâces

ADOLPHE

LA MERE BOUDOUX

ANNE

MARGUERITE.

LA DAME

LE GARÇON DE CAFE

Chez les danseuses

M. CALS

M. DUCHAUSSOY

ULRICH

DANSEUSE 1

DANSEUSE 2

MIREILLE

GISELLE

M^{ME} CALS

ADOLPHE

M. MARCHAND

ANNA PAVOVA

SPECTATRICE

VISITEUR

VISITEUSE

SPECTATEUR

Le Chagall dont vous êtes l'objet

LE MINOTAURE

MARGUERITE

ADOLPHE

LA VISITEUSE

LE CRITIQUE D'ART

LE MONSIEUR

LE GARDIEN

Ci-gît Adolphe

TABELLION

ALBERT

CHARLES

ADOLPHE

PAULINE

RAYMONDE

LUCIE.

YVETTE.

MARLOUPIOT

PHOTOGRAPHE

Spectacle présenté en avant-première au Musée des Beaux-Arts de Columbia, Caroline du sud, le 8 mars 2013. Véritable effort collaboratif, le récit-cadre a été écrit par Mathieu Lhoste-Clos et de France de Lesquen, Les Trois Grâces par Nadège Keller, Chez les danseuses par Mathieu Lhoste-Clos, Le Chagall dont vous êtes l'objet par Jeff Persels, et Ci-gît Adolphe par Jean-Marie Mille.

Nous sommes dans un musée. Le tableau de Jean-Louis Forain [After the Ball, the Reveler](#) (1881) est projeté. Un couple de visiteurs entre dans la salle.

NICOLE. – Dis Baptiste, ça fait déjà 10 minutes qu'on poireaute et notre guide n'est toujours pas là. On va peut être commencer à explorer un peu cette exposition de notre côté, non?

BAPTISTE. – Ou bien notre guide ne viendra pas.

NICOLE. – Baptiste, pourquoi es-tu toujours aussi pessimiste ?

BAPTISTE. – Je ne suis pas pessimiste, je suis réaliste.

NICOLE. – Un vrai réaliste serait plus optimiste...

BAPTISTE. – A toi, c'est sûr, pour être optimiste, tu es optimiste !

NICOLE. – S'il te plaît Baptiste, cesse de jouer le moraliste.

BAPTISTE. – Si tu insistes...

(Ils se tournent vers le tableau et l'observent quelques secondes...)

NICOLE. – Quand même, il a l'air calme. Non, Baptiste, tu ne trouves pas qu'il a l'air calme ?

BAPTISTE. – Il est mort.

NICOLE. – Comment ça il est mort ? Mais non il n'est pas mort. Il se repose, c'est tout. Il a l'air reposé en tout cas. Tu ne trouves pas qu'il a l'air reposé ?

BAPTISTE. – Il est mort.

NICOLE. – Il a l'air heureux, allongé comme ça. Je l'envierais presque, avec son visage apaisé.

BAPTISTE. – Il est mort.

NICOLE. – Tu crois qu'il est mort ?

BAPTISTE. – Il est mort.

(Sur ce, la guide les rejoint...)

LA GUIDE. – Ah vous voilà, je vous ai cherchés... Bonsoir, désolée pour mon retard, je vous prie de m'excuser. Je vois que vous avez déjà commencé à observer des tableaux...

- NICOLE. – Oui, celui-ci nous plaît bien, avec cet homme allongé...
- LA GUIDE. – *(Semblant réciter un discours appris par cœur.)* Avant tout, bienvenue au Musée des Beaux-Arts de Columbia, et tout particulièrement à l'exposition de la collection Dixon, collection à travers laquelle je vais avoir la joie de vous guider. Et surtout, même si je suis en train de parler, si vous avez une question, n'hésitez pas à m'interrompre...
- NICOLE. – Justement, on se demandait...
- LA GUIDE. – La collection Dixon voyage à travers le monde et nous sommes très heureux de la retrouver ici, dans notre beau musée...
- NICOLE. – Madame ?
- LA GUIDE. – Le tableau que nous avons ici face à nous a été peint par Jean-Louis Forain. On y voit un homme allongé, qui est peintre lui-même, puisqu'il s'agit de Mr Cals, Adolphe-Félix, de son petit prénom. Mr Cals, dont un tableau est par ailleurs exposé ici même. Nous allons le voir sous peu...
- NICOLE. – Madame ?
- LA GUIDE. – Oui, madame ? Une question ?
- NICOLE. – Nous nous demandions avec mon mari : l'homme, là... Adolphe... Il n'est pas mort, n'est-ce pas que j'ai raison ?
- LA GUIDE. – Voilà une très bonne question... L'homme allongé est-il mort, ou ne l'est-il pas ? *(Elle cesse de parler un instant, songeuse.)* Attendez une seconde, nous explorons l'exposition à l'envers là... Ceci est la dernière toile de l'exposition. Suivez-moi je vous prie... *(Puis, tout en quittant la salle...)* La première toile que nous allons voir ce soir est une autre œuvre de Jean-Louis Forain, qui représente une dame au café. Nous l'avons regroupée avec... *(Ils quittent la salle.)*



Les Trois Grâces

(côte jardin)

La Dame

Le Garçon de café

Adolphe

(centre)

La Mère Boudoux

(côté cour)

Anne

Marguerite

Projection de trois tableaux : Jean-Louis Forain [Woman in a Café](#) (vers 1885, côté jardin), Adolphe-Félix Cals, [Portrait of Mother Boudoux at Her Window](#) (1876, centre), Mary Cassatt, [The Visitor](#) (1880, côté cour). La Dame, la mère Boudoux, Marguerite – prennent place (4 chaises, 3 tables),

chacune devant son tableau. Un temps. Adolphe entre, pose une lettre sur la table de la mère Boudoux, va pour sortir, s'arrête, se retourne. La mère Boudoux ouvre la lettre de son neveu et se met à la lire.

Note générale : Mise en scène simultanée, mais lorsque l'action passe d'une scène à l'autre, les personnages qui n'y figurent pas restent figés.

- ADOLPHE. – *(Au public)* Ma chère tante, je serai à Paris pour l'enterrement de Maman et passerai la journée avec toi. Je regrette de ne pas avoir été présent pour lui dire mes adieux. Je passerai chez le notaire pour régler les formalités de décès. Maman ne laisse rien sinon des dettes. Je t'apporterai son chapelet de première communion, je sais qu'elle aurait voulu que ce soit toi qui l'aies, puisqu'il venait de sa mère, et je crois savoir que tu y attaches un intérêt tout particulier. La terrible misère qui accabla maman ces dernières années la força à laisser en gage son alliance en or au mont-de-piété. Il ne reste donc rien, sinon des souvenirs amers et tous ces remords qui me hantent déjà. Je te dis donc à jeudi. Avec toute mon affection, ton neveu Adolphe. *(Il sort.)*
- NICOLE. – *(Au public)* Ah le cochon, il en un toupet, de venir pointer son nez jeudi. Où avait-il donc disparu toutes ces années ? Il est bien temps d'en avoir des remords !
- (Anne entre, voit Marguerite, l'embrasse)*
- ANNE. – Marguerite, mon amie, il y a si longtemps. Quel plaisir de vous revoir après tant d'années. Votre lettre m'a fait chaud au cœur. Vous rendez-vous compte que voilà maintenant 20 ans que nous ne nous sommes pas vues ? Où aviez-vous donc disparu toutes ces années ?
- MARGUERITE. – Ma chère Anne, la vie nous réserve tant de surprises. Mais n'ayez crainte, je vais tout vous raconter.
- ANNE. – Le voyage vous a-t-il fatiguée, Marguerite ? Aimerez-vous quelque chose à boire ou à manger ?
- (Le Garçon entre, portant un plateau sur lequel est posé un verre de bière.)*
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Et un bock pour madame.
- LA DAME. – Merci monsieur. *(Il sort. Elle s'adresse à son chien tout en le caressant.)* Oui, je sais, toi aussi tu dois avoir soif, sois patient mon petit, on va te servir sans tarder. Tu dois aussi être affamé, notre promenade de ce matin a dû t'ouvrir l'appétit. *(Elle boit une petite gorgée de bière, puis encore une autre, puis vide le bock d'une traite.)*
- LA MÈRE BOUDOUX. – *(Au public)* Mais c'est pas tout ça, il va falloir le nourrir ce bougre, et c'est que ça mange un homme, et pas n'importe quoi ! Ah, le cochon, oser me demander de tuer le veau gras après tant d'années d'absence ! Qu'est-ce que je vais pouvoir lui offrir ?

MARGUERITE. – Une tasse de thé, ce sera parfait. Le voyage m’a certes bien fatiguée, j’ai l’estomac un peu barbouillé. Quelque chose de léger me fera le plus grand bien.

(Anne se lève et sort pour aller chercher le thé et Marguerite en profite pour prendre une gorgée d’alcool de la fiole qu’elle a cachée dans sa poche.)

LE GARÇON DE CAFÉ. – *(Rentrant)* Un autre bock, Madame ?

(Elle fait mine que oui en fermant les yeux, d’un air un peu hautain, comme si elle avait peur de s’entendre dire oui. Le Garçon sort. Elle prend son chien sur les genoux, le caresse et le bisouille.)

(Rentrant) Et un autre bock pour madame. Je vous apporte aussi notre carte. Nous avons une délicieuse dinde avec une petite sauce au cognac dont vous me direz des nouvelles.

(Il sort. Après avoir regardé autour d’elle, la dame boit la bière d’une traite.)

LA MÈRE BOUDOUX. – Je sais. Je vais lui préparer une dinde au cognac avec une petite jardinière de légumes. J’ai justement une bouteille de cognac que le vieux Hauser a oublié ici quand il est venu me réclamer le denier du culte. Tu parles d’un toupet ce vieux fou. *(Regardant vers le plafond et s’adressant à Dieu)* Bon d’accord, je sais que je n’ai pas payé mon denier du culte depuis plus de vingt ans maintenant, mais bon, on en parlera le jour de mon jugement. Ne t’inquiète pas, ça va pas tarder.

ANNE. – *(Rentrant, portant un plateau, sur lequel est posé un service à thé, qu’elle pose sur la table)* Servons-nous sans tarder une petite tasse de thé. *(Elle verse le thé, tend une tasse à Marguerite puis s’assied)* Que je puisse enfin entendre le récit de vos aventures. Je meurs d’envie de tout savoir. Qu’êtes-vous donc devenue après nos quatre années au couvent ?

MARGUERITE. – Et bien ma chère, la décence m’empêche assurément de tout vous dire. Et puis je crains que votre statut et votre rang ne vous permettent pas d’apprécier ni même de comprendre ce qu’une femme comme moi a pu vivre tout au long de ces années passées.

ANNE. – *(Toute ouïe)* Oh, Marguerite, je vous en prie, ne me laissez pas languir, dites-moi tout et... *(Elle chuchote tout en regardant autour d’elle comme si elle avait peur d’être entendue)* Surtout n’oubliez rien et soyez bien assurée de ma plus grande discrétion.

MARGUERITE. – Et si votre mari nous entendait ?

ANNE. – Mon mari ? Aucun risque, il ne rentrera pas de sitôt. Ses activités professionnelles le retiennent toujours au bureau jusqu’à la tombée de la nuit. Nous avons toute l’après-midi. Oh, que je suis sotte ! j’ai oublié le sucre *(Elle se lève, sort, revient tout de suite avec le sucrier. Marguerite en profite pour verser de l’alcool dans son verre.)* Voilà. Encore du thé, ma chère ?

- LE GARÇON DE CAFÉ. – *(Rentrant)* Encore un bock ?
- (La dame fait mine que oui en fermant les yeux, d'un air un peu hautain, comme si elle avait peur de s'entendre dire oui. Elle a son chien sur les genoux et le caresse. Le garçon de café va pour partir quand la dame l'interpelle.)*
- LA DAME. – Garçon ! Pourriez-vous également m'apporter un verre d'eau, je vous prie. C'est pour Toby.
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Madame attend quelqu'un ?
- LA DAME. – Oui, enfin non, le verre d'eau c'est pour mon chien, Toby. *(Elle le met par terre.)* Ce pauvre amour est assoiffé. Sa promenade de ce matin l'a épuisé.
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Très bien, madame, ça vient de suite. Et pour vous, autre chose ?
- LA DAME. – C'est que... non, vraiment je ne devrais pas... un bo... un bo... un autre boc... oh mon Dieu, me voilà contrainte à boire, boire pour oublier, oublier que je suis malheureuse, et seule, et mal-aimée. Non, non, vraiment, c'est trop, Adolphe, c'est trop... *(Elle éclate en sanglots, laisse tomber la tête sur la table.)*
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Mais, madame, je... Enfin.... Peut-être que vous devriez passer à quelque chose de plus fort ?
- LA MÈRE BOUDOUX. – Du cognac ! *(Elle prend la bouteille de cognac à deux mains et la met en hauteur afin de pouvoir lire l'étiquette)* Oui, du cognac avec cette dinde, mais encore faut-il qu'il soit bon ce cognac. Je vais quand même m'en assurer, ce serait dommage de gâcher une dinde si le cognac n'est pas à la hauteur. Allez, une petite lampée... hmm pas mauvaise la bête... peut-être un peu jeune. *(Elle ravale une gorgée, elle boit à la bouteille).* Hmm ...
- ANNE. – Alors, Marguerite, ne m'épargnez aucun détail, n'omettez rien.
- MARGUERITE. – Et bien, ma chère amie, après avoir quitté le couvent voilà maintenant 30 ans, je me suis jurée de faire payer cher à ses sœurs du couvent toutes leurs méchancetés.
- ANNE. – Mon Dieu, Marguerite, mais qu'avez-vous donc fait ?
- MARGUERITE. – Et bien, la vieille chouette de mère supérieure, cette grosse dinde, qui nous avait forcées à faire pénitence pour avoir mangé un chou à la crème, je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. Une nuit, alors que tout le monde dormait, je me suis faufilée dans sa chambre et j'ai badigeonné sa culotte de poil à gratter. Elle a passé sa journée du lendemain à se gratter le trou du cul ! *(Elles éclatent de rire.)*
- ANNE. – Tout ça pour un chou à la crème. Ah, où ai-je la tête ? les madeleines ! *(Elle sort, revient avec une assiette de gâteaux. Marguerite en profite pour mettre discrètement encore une petite dose d'alcool dans sa tasse de thé.)*

- LA MÈRE BOUDOUX. – Mais c'est pas tout ça, il faut que je m'active si je veux que cette foutue dinde soit prête à temps. Viens voir ici ma belle, que je te fourre à souhait. Du thym, du romarin, des herbes de provence. Je vais te faire ta fête. (*Elle ravale une gorgée*). Il te faut des herbes fortes, qui ont du caractère, de la poigne.
- LA DAME. – Quelque chose de plus fort, mais que voulez-vous dire ?
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Et bien, vous pourriez par exemple, vous prendre un amant...
- LA DAME. – Comment ? Un amant ? mon Dieu, mais j'en attends déjà un, qui me fait attendre et qui ne se montre pas.
- LE GARÇON DE CAFÉ. – (*Redressant les épaules, rentrant le ventre*) Et bien, prenez-en un autre, un, qui saura... vous... ravir.
- LA DAME. – Vous, peut-être ? Ah non, c'en est fini des hommes. Il est grand temps que je leur fasse comprendre que j'en ai assez qu'on me traite de la sorte. Me faire attendre, moi, trop douce et trop docile. J'en ai assez. Je vais lui faire regretter son comportement de porc...
- ADOLPHE. – (*Entrant*) Ah, vous voilà chérie, et voilà Toby! Viens ici, mon amour, que je t'embrasse... (*La Dame oublie tout de suite sa colère, va pour l'embrasser, mais Adolphe, lui, parle plutôt à son chien, qu'il prend dans ses bras pour l'embrasser.*)
- LA MÈRE BOUDOUX. – Viens ici animal, que je te fourre, je vais te bourrer de petits oignons, je veux dire te fourrer de petits oignons blancs, mon Dieu, mais c'est moi qui suis bourrée. Dieu qu'il est bon ce cognac, il est bon à ravir. (*Elle ravale une gorgée, regarde la dinde.*) Quoi d'autre ?
- ANNE. – Quoi d'autre ?
- MARGUERITE. – Vous vous souvenez de sœur Agnès, toujours tirée à quatre épingles, qui s'arrangeait toujours pour nous faire faire ce qu'elle ne voulait pas ? Comme la fois où nous avons dû passer l'après-midi à laver ces pauvres bougres qui revenaient du baignoire. Vous ne vous souvenez donc pas que nous étions pleines de poux et de puces, et qu'il a fallu des semaines pour qu'on s'en débarrasse et bien pareil, je me suis arrangée pour que sa robe en soit criblée. Elle a senti le vinaigre pendant des semaines et il a même fallu qu'elle se coupe les cheveux, la vilaine.
- ANNE. – Vous êtes ignoble ma chère Marguerite ! Un amour d'ignominie ! Vous avez raison, ces vieilles chouettes du couvent nous en ont assez fait. Et tout ça pourquoi ? Pour se retrouver mariées à des hommes, qui ne pensent qu'à eux. Ma chère Marguerite, nos retrouvailles me font chaud au cœur. Buvons, donnez-moi donc un peu de ce breuvage que vous cachez dans votre poche depuis tout à l'heure. (*Réaction de surprise de Marguerite.*) Oui, oui, je sais. (*Elle verse de l'alcool dans les deux tasses*) et que je vous dise à mon tour tout de ma vie de femme mariée.

- LA DAME. – Adolphe, vous voilà enfin, vous avez donc pris votre décision, n'est-ce pas ? C'est sans aucun doute ce qui explique votre retard. C'est votre femme, vous la quittez, dites-moi que vous la quittez ? *(Elle tente d'attirer son attention mais il n'a d'yeux que pour Toby)*
- ADOLPHE. – *(Ignorant complètement la question de la dame)* Ma douce, veuillez excuser mon retard, mais j'apprends à cette heure que maman nous a quittés. Je dois partir au plus vite pour Paris pour m'occuper de ses obsèques. Oserais-je vous demander, vous implorer même de vous occuper de Toby en mon absence ? *(Il lui fait les yeux doux, met le chien dans les bras et elle sort en colère.)*
- LA MÈRE BOUDOUX. – Viens ici, animal, que je te fourre à souhait. *(Elle a le hocquet)*. Tu es presque prête à mettre au four *(hocquet)*. Il faut encore que je te bourre *(hocquet)* beurre, oh peu importe après tout, ça n'a pas beaucoup d'importance, et puis, tu ne seras jamais qu'un repas d'enterrement *(hocquet)* Figure-toi ma fille, que j'enterre ma soeur, ce jeudi à 10h00 et que son rejeton de fils vient s'incruster pour le déjeuner *(hocquet)* Elle, au moins, elle ira directement au paradis. Après tout ce qu'elle a fait pour les pauvres, elle a sa place assurée. Ce n'est pas comme moi, qu'on a mise à la porte du couvent à grands coups de pied dans le derrière. Ah la la, ce couvent ne m'aura apporté que des histoires. *(Elle ravale une gorgée.)*
- ANNE. – Et bien, ma chère Marguerite, figurez-vous que le couvent m'a permis d'épouser un bourgeois et de mener une vie plutôt paisible et sans histoires. Mais donnez-moi donc encore un peu de votre fiole, j'en ai bien besoin. La vie d'une bourgeoise est, comment dirais-je... *(Elle réfléchit un court instant et reprend)* Monotone et peu rocambolesque. *(Elle prend carrément la fiole de Marguerite et la boit cul sec.)*
- MARGUERITE. – En résumé, vous vous faites chier ! *(Anne la regarde étonnée, et elles partent d'un fou rire toutes les deux.)* Et moi qui vous enviais toutes ces années, m'imaginant, que vous viviez une vie de rêve. Je me suis bien trompée.
- ANNE. – Marguerite, peu importe, faites-moi rattraper le temps perdu, continuez à me conter vos aventures, j'aurai ainsi l'impression de les avoir vécues un peu. Parlez-moi de vos aventures avec *(sortant une bouteille de vin de dessous la table)* les hommes.
- ADOLPHE. – Bon, la voilà partie, bon débarras. Qu'est-ce que j'en ai marre de toutes ces bonnes femmes, qu'est-ce qu'elles peuvent m'emmerder. Garçon, un bock, s'il-vous-plait. *(Le Garçon apporte le bock et Adolphe le boit d'un coup. Le Garçon lui en ressert un de suite.)* Et me voilà maintenant obligé de me traîner à Paris pour l'enterrement de la vieille. Ah tu parles d'une aubaine, moi qui pensais justement me faire la petite nouvelle de l'appartement d'en bas. Et bien c'est foutu, il va falloir que je me tape la tante Boudoux, Un putois, la tante Boudoux, un égoût ambulante. Elle a des chicots à la place des dents et elle n'a pas dû se laver depuis sa nuit de noces. Qu'est-ce qu'elles peuvent m'emmerder toutes ces bonnes femmes ! *(Il boit le bock d'une traite, se lève et part.)*

- LA MÈRE BOUDOUX. – Et bien, j’en tiens une bonne, je crois que je suis complètement bourrée (*hocquet*), je sais bien que maman a toujours préféré ma peste de sœur, c’est bien pour cela qu’elle lui avait donné son chapelet (*hocquet*). Et bien qu’on l’enterre avec, après tout, je m’en fous. Allez toi, il est temps que je te mette au four (*hocquet*) Moi aussi, je vais bientôt subir ton sort et celui de ma pauvre sœur. La malheureuse a tristement fini. (*Elle regarde vers le haut et s’adresse à sa sœur défunte.*) Ma pauvre sœur, on aura donc passé nos vies à se chamailler. Qu’as-tu donc fait de ta vie ?
- MARGUERITE. – Ma chère Anne, j’ai roulé ma bosse toute ma vie, d’un homme à l’autre, et ce, sans jamais trouver l’âme sœur. Je me suis souvent dit que j’aurais dû retourner chez les sœurs au couvent. Elles, au moins, ne nous ont jamais trahies.
- ANNE. – Vous avez raison, Marguerite. (*Elle remplit les 2 tasses de thé avec du vin.*) Mais elles étaient si méchantes. Buvons à leur santé. Buvons pour oublier. (*Elles trinquent.*)
- MARGUERITE. – Il s’appelait comment, celui que vous cherchez à oublier ?
- ANNE. – (*Un temps.*) Adolphe.
- LA DAME. – (*Revenant avec le chien.*) Mais où est donc passé Adolphe ? Il est parti ?
- LE GARÇON DE CAFÉ. – Oui, madame, il avait l’air pressé.
- LA DAME. – Pressé ? Ah, l’infâme, ah le saligaud, me faire ça à moi. Comment ose-t-il me faire ça à moi ? C’est bien les hommes ça, à se servir des femmes, à ne penser qu’à eux. Le vaniteux, le pourri, il ne l’emportera pas au paradis. (*Le Garçon reste planté là à l’écouter sans réagir.*) Et toi, espèce d’idiot, bouge-toi donc, au lieu de rester planter là bêtement, apporte-moi donc quelque chose de fort, un verre d’absinthe, que je trinque à la santé des femmes et à la mort des hommes.
- LA MÈRE BOUDOUX. – (*La bouteille de cognac à la main*) A ta santé, ma chère sœur, que Dieu ait ton âme.
- MARGUERITE. – A votre santé, ma chère Anne !
- ANNE. – A votre santé, ma chère Marguerite !

(*A la fin, toutes ont le verre levé vers le public, Anne et Le Garçon sortent. Les Trois Grâces retombent sur leur chaise, reprennent leur pose du début, sous les trois tableaux projetés.*)



- LA GUIDE. – Alors lequel de ces trois tableaux vous parle le plus ?

NICOLE. – Moi je les aime beaucoup beaucoup tous les trois. N'est-ce pas Baptiste qu'ils sont beaux tous les trois ? Chacune de ses femmes a beaucoup de choses à nous dire. Elles sont fières, elles portent en elles une volonté d'avancer dans la vie. On sent que ce sont des femmes pleines de vertus, avec des vies exemplaires et sans jamais un pas de travers ! C'est beau de les sentir femme dans leur temps!

(Baptiste regarde en l'air quand elle parle)

N'est-ce pas Baptiste qu'ils sont beaux ces trois tableaux ?

BAPTISTE. – Euh... tu ne trouves pas plutôt qu'elles broient du noir ?

NICOLE. – Non mais Baptiste, tu le fais exprès ? Arrête d'être pessimiste. Ressens l'art au plus profond de toi. Là, regarde-les ces trois tableaux. *(Elle prend sa tête dans ses deux mains et lui fait fixer les tableaux.)* Là, regardes-les, laisse monter tes sentiments, respire et laisse tout remonter au fond de toi... *(petite pause)* Alors, tu ressens quoi ?

BAPTISTE. – Je crois que j'ai besoin d'aller aux petits coins...

(Nicole laisse tomber ses bras et se courbe sous leur poids. Baptiste se tourne vers la guide)

Les toilettes, c'est bientôt ?

NICOLE. – *(En colère)* Baptiste, je me demande ce que je fais avec toi ! On est trop différents ! Ma mère avait raison ... tu ne t'intéresses à rien ! *(Elle s'apprête à commencer une scène, la guide paniquée reprend la parole)*

LA GUIDE. – *(Elle parle vite et se met en route suivi de très près par Baptiste soudainement très intéressé et Nicole encore très en colère, les bras croisés, visiblement fermée.)* Puisque cela vous réjouit manifestement d'admirer des peintures représentant des femmes, je vous propose de continuer notre chemin en allant regarder ce remarquable tableau de Jean-Louis Forain. Ce peintre s'est illustré par des tableaux représentant des danseuses. Vous y verrez la grâce, l'élégance et la finesse de ces artistes. Le peintre aime nous faire sentir l'effervescence de la vie dans les coulisses et on peut facilement imaginer à travers ce tableau un derrière de la scène riche en événements !

BAPTISTE. – Des danseuses, ah oui ça, ça peut être bien, surtout si elles sont en juste-au-corps !

NICOLE. – Les hommes, tous les mêmes ! On parle de danseuses et ces messieurs ne pensent qu'à se rincer l'œil ! Mon pauvre Baptiste, tu tombes bien bas ! Aussi bas, que tous ces dandys de l'époque qui allaient dans des cabarets regarder les filles se dandiner et plus si affinité ! Elle est belle la gente masculine qui n'est pas capable de se contenir dès qu'elle voit passer un

tutu ! Un lieu de débauche, je te dis moi, ces cabarets !

BAPTISTE. – Voila bien les femmes ! Tu ne t'es jamais dis que les amateurs de ballets pouvaient l'être pour la beauté de l'art ? Tu n'as jamais pensé au fait que peut-être le seul but des hommes de l'époque étaient d'agir en tant que mécènes ?

NICOLE. – Ah, ben, il a bon dos le mécénat ! Si les bourgeois de l'époque donnaient leur argent aux cabarets, c'était bel et bien pour payer les prestations reçues et rien d'autre ! Du mécénat... des bordels oui ! Non mais franchement tu me prends pour une idiote ou quoi ?

LA GUIDE. – Ce qui est sûr c'est que le peintre a voulu dans ce tableau nous montrer les coulisses de la scène ! Je vous propose donc d'admirer ce chef-d'œuvre et de laisser libre cours à votre imagination, en silence !



Chez les danseuses

Projection du tableau de J-L Forain, [Intermission on Stage](#) (vers 1879). Quelques danseuses sont dans la salle, lorsque M. Cals et M. Duchaussoy entrent et discutent tout en allant s'asseoir sur le divan.

M. DUCHAUSSOY. – M. Cals, ainsi donc vous n'avez jamais visité les coulisses des Folies Bergères, après un spectacle de danse ? L'endroit est bien plaisant, vous allez voir. Quant aux danseuses (*il les regarde tout en parlant*) le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont charmantes, n'est-ce pas ?

M. CALS. – (*Qui a à peine regardé en direction des danseuses.*) M. Duchaussoy, sachez bien que si je suis ici même, c'est que ma position de diplomate attaché à l'accueil des grandes personnalités d'Outre Rhin m'y oblige, le devoir me revenant de recevoir notre visiteur.

M. DUCHAUSSOY. – Ces mots me surprennent un peu, venant d'un grand mécène au développement des salles artistiques de Paris, dont font partie les Folies Bergères...

M. CALS. – C'est que vous savez, je suis également responsable de la critique dans la rubrique musicale du Figaro. Or, figurez-vous que se tient ce soir même un concert d'Offenbach à l'Opéra de Paris. Vous connaissez bien mon goût pour l'opéra comique. Ma présence y eût été la bienvenue...

M. DUCHAUSSOY. – Hélas, je ne suis pas sûr que la musique fasse partie des sujets d'intérêt principaux de notre invité du jour. Contrairement à la danse... (*Il regarde de nouveau en direction des danseuses, lesquelles l'observent de loin et rigolent.*)

M. CALS. – ... Tandis que ma présence, ici même, eût été remarquée que ma position d'observateur privilégié des missions de lutte contre les inégalités discriminatoires entre hommes et femmes au travail, en vacillerait !

- M. DUCHAUSSOY. – Oh ! N’ayez crainte monsieur ! L’endroit est connu à travers l’Europe entière pour sa discrétion !
- M. CALS. – Comment peut-il avoir une réputation si large, s’il est discret ?
- M. DUCHAUSSOY. – (*D’abord hésitant.*) J’avais oublié un instant que vous étiez aussi secrétaire délégué auprès du Conseil National de la Logique. Votre sens du raisonnement me laisse parfois sans voix.
- M. CALS. – Parlez-moi donc encore — voulez-vous ? — de ce visiteur allemand...
- M. DUCHAUSSOY. – Il vient de Nierstein-Oppenheim, monsieur.
- M. CALS. – C’est cela oui... Nirchtrik...
- M. DUCHAUSSOY. – Nierstein-Oppenheim, c’est en Rhénanie.
- M. CALS. – La Rhénanie ! Ca me revient maintenant ! Et donc, ce...
- M. DUCHAUSSOY. – Monsieur von Frühräizichenaur. Il est déjà venu une fois, Louis-Gustave nous l’avait présenté. Vous souvenez-vous ?
- M. CALS. – Louis-Gustave... lequel ? Il y en a tellement...
- M. DUCHAUSSOY. – Louis-Gustave Vouriel.
- M. CALS. – Ah... Vouriel ! Le vieux bougre ! Lui, c’est un homme d’action, M. Duchaussoy, un vrai, savez-vous ? Il n’est pas homme à passer ses journées caché derrière un monticule de paperasse, croyez-moi ! Et donc ce... Frühräizichenaur...
- M. DUCHAUSSOY. – Monsieur von Frühräizichenaur. Il s’agit du neveu du baron de Hohenzollern.
- M. CALS. – Tout est clair désormais...
- M. DUCHAUSSOY. – Je vous conseille de bien retenir son nom...
- M. CALS. – Je veux bien. Mais admettez que la chose n’est pas facile !
- M. DUCHAUSSOY. – Je vous crois. Répétez-moi donc, je vous prie. Von Frühräizichenaur.
- M. CALS. – Von Frühräizichenaur...
- M. DUCHAUSSOY. – Non, Von Frühräizichenaur, monsieur.
- M. CALS. – Frühräizichenaur, vous dites ?

- M. DUCHAUSSOY. – Non, Früst^rü.
- M. CALS. – Mais vous venez de dire Früstü ...
- M. DUCHAUSSOY. – Peut-être, je ne suis plus sûr maintenant... Le voici, il arrive à nous.
(*L'homme apparaît, ils se lèvent et se dirigent vers lui. Le visiteur ne quitte pas les danseuses des yeux.*)
- M. CALS. – (*A M. Duchaussoy, tout en se dirigeant vers le visiteur.*) Von Früstürazinaur?
- M. DUCHAUSSOY. – (*Au visiteur.*) M. von Früstüräizichenaur! Quelle joie de vous retrouver ici.
- ULRICH. – Je vous en prie, appelez-moi donc Ulrich.
- M. CALS. – M. Ulrich, mon ami ! Quel privilège de vous voir ce soir ! Soyez le bienvenu.
- ULRICH. – M. Cals ! Je suis tout heureux de vous retrouver, également.
- M. CALS. – Nous espérons vivement que vous allez passer une agréable soirée en notre compagnie.
- ULRICH. – J'y crois fort, mon cher, j'y crois fort. C'est que l'endroit m'a l'air formidable ! (*Il ne quitte pas les danseuses du regard.*)
- M. CALS. – Je ne vous le fais pas dire...
- ULRICH. – Si cela ne vous importune point, j'aimerais bien, pour ma part, aller féliciter personnellement ces ravissantes danseuses, dans leurs loges, pour la formidable prestation qui fût la leur.
- M. CALS. – Allez donc, je vous prie. Nous nous retrouverons ici même tantôt.

(*Ulrich s'éloigne...*)
- ULRICH. – (*Aux danseuses.*) Mesdames, permettez-moi d'abord de vous féliciter pour votre délectant spectacle. Je serais curieux de savoir dans quel antre vous mettez à point vos merveilleuses toilettes, qui n'ont d'égale que votre indéniable talent...
- DANSEUSE 1. – Comment ?
- DANSEUSE 2. – Je crois qu'il veut voir les loges...
- DANSEUSE 1. – Ahhh... les loges ! (*Elle sourit à Ulrich.*) Avec plaisir...

(*Ulrich suit les danseuses hors de la salle.*)
- M. DUCHAUSSOY. – Monsieur, si je puis me permettre, ma journée de travail fût bien longue

aujourd'hui. Je serais fort heureux de prendre un court congé.

M. CALS. – Allez donc, mon ami ! Je ne vous retiens pas. Je vais pour ma part attendre M. Marchand, le directeur, afin de converser un peu avec lui de mes investissements.

M. DUCHAUSSOY. – Vous ne voulez donc pas profiter quelques instants de ces lieux raffinés ?

M. CALS. – *(Prend son verre en main et s'assied tout en parlant.)* Non, M. Duchaussoy. J'ai bien peur que la retenue d'un homme marié, mais aussi mes fonctions de représentant de la charité chrétienne assigné aux 3^e, 10^e et 11^e arrondissements de Paris, ne soient pas compatibles avec ces plaisirs. De plus, je ne me réjouis guère à l'idée que de dignitaires représentants de la pensée bien pensante ne puissent me trouver dans les loges.

(M. Duchaussoy s'est retiré tandis que M. Cals parlait. Celui-ci s'en rend à peine compte. Seul, il prend une gorgée de son breuvage. Deux femmes font irruption dans la salle... M. Cals se lève.)

MIREILLE. – On vous y prend !

M. CALS. – *(En aparté.)* mégères de la police des mœurs ! Me voila dans de beaux draps !

MIREILLE. – Quelle surprise de trouver ici le chargé gouvernemental à la supervision des investissements de l'état pour favoriser l'équité hommes — femmes !

GISELLE. – Et accessoirement sponsor privilégié de la pêche en rivière en Ile de France...

MIREILLE. – Le gros poisson !

M. CALS. – Mesdames, avant toute autre chose, sachez que c'est pour moi un grand plaisir de vous voir ce soir...

MIREILLE. – C'est cela oui... Qu'il est beau le représentant de la charité chrétienne !

GISELLE. – Vous êtes venu ici recruter des bonnes sœurs ?

M. CALS. – En tant que grand mécène au développement des salles artistiques de Paris, je me dois...

MIREILLE. – Tu entends ça Giselle ? Monsieur est ici en qualité de grand mécène de je ne sais déjà plus quoi...

GISELLE. – Moi qui croyais qu'il était ici en tant que conseiller municipal aux affaires d'hygiène...

- MIREILLE. – ... Et moi en tant que défenseur de l’enseignement de la géographie dans l’école publique...
- GISELLE. – Dites-moi, M. Cals...
- M. CALS. – Madame ?
- GISELLE. – Etes-vous venu ici vérifier l’hygiène des cuisines ou bien le niveau d’éducation de ces jeunes filles ?
- MIREILLE. – Avez-vous vérifié si elles connaissent bien tous les départements français ?
- GISELLE. – Espèce de pervers !
- M. CALS. – Mesdames, je vous assure vous vous faites une idée qui est fausse. En fait, j’étais ici même en train d’attendre M. Marchand, le directeur de ces lieux, afin de discuter de mes investissements.
- MIREILLE. – ... Et vous espériez un retour en nature ?
- M. CALS. – Vos mots ne font pas honneur au talent indéniable de ces danseuses, qui travaillent très dur tout au long de l’année, dans le seul but de nous divertir.
- GISELLE. – ... De plus d’une manière !
- MIREILLE. – Giselle.
- GISELLE. – Oui, Mireille.
- MIREILLE. – Savais-tu que des scientifiques ont découvert qu’une unité de mesure était infallible afin d’évaluer le talent artistique des danseuses de cancan ?
- GISELLE. – A bon, et quelle est donc cette unité de mesure ?
- MIREILLE. – C’est le centimètre, ma chère.
- GISELLE. – Le centimètre ?
- MIREILLE. – Oui, car il suffit de mesurer... la profondeur du décolleté !
- MIREILLE ET GISELLE. – Goujat !
- GISELLE. – Ignoble personnage !
- M. CALS. – D’abord, ce ne sont pas des danseuses de cancan mais de ballet.
- MIREILLE. – Et bien si le ballet est plus « distingué » que le cancan et ses danseuses de

- M. CALS. – meilleure vertu, que faites-vous là ?
C'est ce que je m'efforce à vous expliquer. Je suis ici dans l'attente de M. Marchand...
- MIREILLE. – ... Autre coureur de jupons notoire !
- M. CALS. – M. Marchand ?
- MIREILLE. – Parfaitement ! Et ne faites pas l'innocent de la sorte. Nous avons bien compris vos arrangements à vous deux !
- GISELLE. – Et c'est ce type d'arrangements qui nous dégoûte ! Cela même que vous autres personnes haut placées faites afin de profiter de la faiblesse, de l'innocence, de la gentillesse de pauvres jeunes filles...
- MIREILLE. – Ce genre de pratiques n'a pas sa place dans un pays civilisé, monsieur !
- GISELLE. – L'égalité entre hommes et femmes, c'est exactement le type de choses qui distinguent un pays comme le nôtre, par rapport aux autres ! Avouez que nous ne pouvons être mieux ailleurs qu'en France, non ?
- M. CALS. – En France ? Je crois que je serais mieux en Rhénanie !
- MIREILLE. – En Rhénanie ? Qu'est-ce que cela a à voir là dedans ?
- M. CALS. – Comme si vous saviez ce qu'est la Rhénanie ...
- MIREILLE. – Mais bien sûr monsieur, j'ai lu Louis-Gustave Vouriel, après qu'il a visité l'Allemagne. Et je n'en attends pas moins de la part du critique principal de la littérature aventurière auprès du journal « Le Gaulois ».
- M. CALS. – (*En aparté.*) Je l'avais oubliée cette fonction-là...
- MIREILLE. – Avez-vous lu son compte rendu de voyage ?
- M. CALS. – Pas le dernier.
- MIREILLE. – Il n'en a écrit qu'un !
- M. CALS. – (*D'abord hésitant.*) De publié, ma chère, de publié. Il a par contre travaillé sur plusieurs autres livres, sachez-le. Relate-t-il sa rencontre avec Ulrich von Frühräizichenaure dans son dernier livre ?
- MIREILLE. – von Füzürainaur ...
- M. CALS. – Non, von Frühräizichenaure. Et voici là une intéressante histoire ! Et bien, figurez-vous que...

- GISELLE. – Mireille ! Ne vois-tu pas qu'il cherche à détourner la conversation avec son von Fufu nani flower ? (*A M. Cals.*) Vous n'allez pas vous en tirer aussi facilement, sachez-le ! Vous trouver, vous, en ces lieux, est pour nous une cruelle déception !
- M. CALS. – (*Ironique.*) J'avais cru comprendre...
- MIREILLE. – (*Qui regardait derrière elle, en dehors de la salle.*) Ah ! Et maintenant nous allons voir comment va réagir votre chère femme !
- M. CALS. – Comment ? Ma femme ? Ici ?
- MIREILLE. – Ici même, M. Cals ! Nous l'avons fait chercher !
- M. CALS. – Nom de Dieu !
- (*La femme de M. Cals fait irruption dans la salle.*)
- M^{ME} CALS. – Toi, ici ! Je ne voulais y croire !
- (*Elle se dirige tout droit vers son mari et le gifle d'entrée.*)
- M. CALS. – Mamour, je peux t'expliquer...
- M^{ME} CALS. – Qu'y a-t-il à m'expliquer ? Ta présence dans un bordel ?
- M. CALS. – Mais ma chérie, ce n'est pas un bordel... Ce ne sont que des danseuses...
- M^{ME} CALS. – C'est tout comme !
- M. CALS. – Mon cœur...
- (*Elle le gifle encore une fois.*)
- M^{ME} CALS. – Ne me parle pas comme ça, surtout en un lieu pareil ! Dieu sait comment tu as appelé ces « danseuses » ! Ma chérie, ma puce, ma poulette ?
- M. CALS. – Mon p'tit chou...
- M^{ME} CALS. – Tais-toi ou... (*Elle lui montre sa main. Il se tait tout de suite.*)
- GISELLE. – Mme Cals, nous voyons que vous avez les choses bien en main. Nous allons de ce pas dire nos mots aux autres clients.
- M^{ME} CALS. – Allez donc ! Croyez-moi, il va passer un sale quart d'heure !
- (*Les mégères de la police des mœurs s'en vont.*)

- M^{ME} CALS. – Espèce de menteur !
M. CALS. – Attends donc que je parle avant de me traiter de la sorte...
- M^{ME} CALS. – Moi qui te faisais confiance depuis tant d'années, je me rends compte que tu me trompes de manière éhontée.
- M. CALS. – Tu vas un peu vite en besogne ! Je suis ici en tant que grand mécène au développement des salles artistiques de Paris.
- M^{ME} CALS. – Grand mécène de la promotion de la saleté parisienne, tu veux dire !
- M. CALS. – Comment ça saleté ? La danse, c'est avant tout de l'art...
- M^{ME} CALS. – De l'art, oui, l'art d'ouvrir ses cuisses à tout vent ! Voilà comment vous autres les hommes justifiez vos débauches, à lorgner sur des décolletés trop plongeants, sur des cuisses trop moulées, sur des juste-au-corps trop serrés qui dévoilent jusqu'aux côtes. Et que dire de leurs positions indécentes ; les fesses en l'air, la poitrine en avant et les regards provocants ?
- M. CALS. – *(Qui n'écoutait guère et regardait en dehors de la salle.)* Donc, si je t'écoute, tous les hommes qui sont ici sont des « gros cochons »...
- M^{ME} CALS. – Parfaitement !
- M. CALS. – Adolphe !
(M. Cals appelle son fils, qui approche en compagnie de la maîtresse de ballet.)
- M^{ME} CALS. – Adolphe ? Comment ça ? Mon fils ? Ici ?
- ADOLPHE. – Mes chers parents, quelle surprise de vous voir ici. Permettez-moi de vous présenter Anna Pavlova, la maîtresse de ballet à qui l'on doit le savoureux spectacle de ce soir.
- M. CALS. – Adolphe, mais que fais-tu dans ce milieu de débauchés ?
- M^{ME} CALS. – Mais pourquoi dis-tu que mon fils est un débauché ? Mon Adolphe, je suis bien heureuse de voir que tu t'intéresses à l'art et que tu es ami de la grande Anna Pavlova.
- ADOLPHE. – Papa, toi, le mécène au développement des salles artistiques, comment peux-tu parler de la sorte ?
- ANNA PAVLOVA. – Monsieur, sachez que danser, ce n'est pas se dandiner. Tout d'abord, il faut avoir le squelette gracieux, le visage expressif, les membres équilibrés et les fesses plates. Et les jambes, longues, fines, élancées, lestes... Savez-vous combien il est difficile de trouver des danseuses de cette qualité en France,

où la nourriture est si riche ? Pays du foie gras, des fromages gras, des vins gras, des bocks et des dindes fourrées ! La danse, c'est l'apprentissage de l'excellence !

M^{ME} CALS. – Mais oui enfin ! Puisqu'on te le dit que la danse, c'est de l'art. Penses-tu que ton fils suivrait le chemin de la perdition, lui qui a été élevé chez les frères Salésiens et qui a obtenu le premier prix de la morale laïque chez les Jésuites ?

ANNA PAVLOVA. – Sachez qu'Adolphe est un fin connaisseur de ballet. Il vient tous les soirs et ne manque jamais une représentation. Il connaît toutes les filles par leur prénom et je peux vous dire qu'ici, tout le monde l'apprécie beaucoup.

M. CALS. – Et sa fiancée, Mlle de Montretout, je me demande si elle verrait d'un bon œil qu'Adolphe maîtrise si bien l'art du ballet...

ADOLPHE. – Mais papa, je ne suis pas encore marié !

M^{ME} CALS. – Oui, mon Adolphe, il faut bien que tu apprennes les choses de la vie !

ADOLPHE. – Autant profiter de ma liberté avant que je ne la perde...

M. CALS. – On passe tout à Adolphe, et moi qui suis là pour la grandeur de la France, je passe pour un débauché ! (*Il aperçoit le directeur qui arrive enfin. En aparté.*) Monsieur le directeur, il va me sortir de ce mauvais pas. (*A Marchand.*) Monsieur Marchand, mon cher ami. Je voulais vous voir. Laissez-moi vous présenter ma femme.

M. MARCHAND. – Chère Madame Cals, je suis très honoré de vous rencontrer, c'est un honneur de vous recevoir aux Folies Bergères.

M^{ME} CALS. – Cher Monsieur, je suis fort heureuse de découvrir votre établissement

M. CALS. – Mon ami, je voudrais discuter de l'utilisation de mes prochains investissements.

M. MARCHAND. – Et bien justement nous avons bien besoin d'aide afin de monter le nouveau ballet de Madame Pavlova. Anna, si vous voulez bien montrer à Monsieur Cals les esquisses des décors et des costumes.

ADOLPHE. – Oh, moi aussi je vous suis. Je pourrais certainement vous donner des idées pour les costumes...

(M. Cals, Anna Pavlova et Adolphe sortent laissant seuls le directeur et M^{me} Cals. M^{me} Cals et M. marchand fondent dans les bras l'un de l'autre.)

M. MARCHAND. – Ma bien aimée, quelle surprise de te trouver ici.

- M^{ME} CALS. – Ne perdons pas un instant. Mon mari reviendra forcément trop tôt.
(Ils vont s’asseoir sur le divan et se serrent dans les bras l’un de l’autre. Court silence, puis on entend des bruits de pas.)
Ciel, mon mari ! Il est déjà de retour ! *(Elle se lève tout en regardant vers l’en-trée, tandis que M. Marchand se couche en un éclair sous le divan.)*
- M^{ME} CALS. – *(Réalisant à peine que M. Marchand s’est caché, elle s’adresse à lui.)* Et bien toi, tu as l’air d’être un habitué de la situation... Je crois qu’il va falloir qu’on se parle tous les deux... *(Elle regarde en direction de l’entrée)* Quant à toi, tu vas payer pour m’avoir interrompu de la sorte...

(M. Cals entre, en compagnie d’Anna Pavlova, à laquelle il s’adresse, tout en lisant un carnet de notes.)
- M. CALS. – Toilette... Tulle... Tulle... Tulle... Toilette... Tulle... Tulle... Tulle... Etes-vous certaine d’avoir besoin de tous ces investissements ?
- ANNA PAVLOVA. – Monsieur, sachez si nous étions à Moscou, au Théâtre Bolchoï, nul ne me poserait pareille question. Vous me disiez que vous voulez rivaliser avec la grandeur du ballet russe, je veux bien vous croire... L’heure est venue de le montrer.
- M. CALS. – Tout de même, la note est sacrément chargée...
- ANNA PAVLOVA. – Pardon, ai-je mal compris ? Je croyais que l’on parlait d’excellence...
- M^{ME} CALS. – *(A son mari.)* Ce n’est pas croyable ! On t’y prend, à faire tes cochonneries, et voici que quelques minutes après, tu repars de plus belle !
- ANNA PAVLOVA. – Madame, comment pouvez-vous croire que... Je suis outrée par vos propos ! Sachez que ni monsieur ni moi-même...
- M^{ME} CALS. – Vous êtes outrée par mes propos ? Allez donc voir Adolphe, il est du côté de l’entrée principale. Il saura vous réconcilier...
- ANNA PAVLOVA. – Adolphe ? *(Elle sort en courant.)*
- M. CALS. – Mais pourquoi t’en prends-tu à elle de la sorte ?
- M^{ME} CALS. – Tu me trompes ! Comment veux-tu que je réagisse ? Je ne te laisserai pas me ridiculiser de la sorte, tiens-toi-le pour dit ! Tu veux continuer ainsi, soit, mais ne rentre pas à la maison, la porte te sera fermée !
- M. CALS. – *(En s’appuyant sur le divan, sous lequel se trouve toujours M. Marchand, apeuré par le déplacement du divan.)* Mais enfin, calme-toi... Personne ne trompe personne.
- M^{ME} CALS. – Te rends-tu compte de la soirée que tu m’as faite passer ?

- M. CALS. – Et moi alors ? Je ne suis ici qu’eu-égard à mes fonctions, et voici que j’ai à dos ma femme et le lobby féministe. Je m’aperçois que mon fils est un débauché, ce qui soit dit en passant n’a pas l’air de te préoccuper...
- M^{ME} CALS – Ne dit pas du mal d’Adolphe, je te préviens !
- M. CALS. – ... Sans compter que cette Anna Pavlova va me coûter des millions en toilettes et tulles. Maintenant, je me retrouve à la rue, et c’est toi qui passes une mauvaise soirée ?
- M^{ME} CALS. – Comme toujours, tu ne penses qu’à ton cas personnel !
- M. CALS. – Mais mon cœur...
- (M^{me} Cals gifle son mari, qui tombe assis sur le divan.)*
- M^{ME} CALS. – Je t’avais dit de ne pas m’appeler comme ça !
- (M^{me} Cals s’en va, tandis que M. Cals reste affalé sur le divan quelques instants. Puis, Ulrich le rejoint et s’assied à côté de lui.)*
- ULRICH. – Ah... Quelle belle soirée ! *(Il observe M. Cals un instant, lequel ne bouge pas, ne réagit pas.)* A vous voir ainsi, il me semble évident que vous avez connu un grand moment vous aussi, mon cher...
- (M. Cals ne réagit toujours pas. Visiblement, il est lessivé.)*
- Je comprends bien votre besoin de vous reposer après une soirée passée en un lieu aussi charmant. Qu’elle est belle, la France !
- (M. Duchaussoy les rejoint et s’assoit à son tour sur le divan. M. Cals est assis au milieu.)*
- M. DUCHAUSSOY. – Ah... Messieurs, que je suis heureux de vous retrouver ! M. Ulrich, puis-je vous demander si ces lieux vous plaisent ?
- ULRICH. – Ah mais tout à fait mon cher ! Vous savez, je me répète peut-être, mais si je le fais ici, sachez que j’en fais tout autant une fois de retour chez moi, à Nierstein-Oppenheim. Et donc, ici comme là-bas, je dis à qui veut l’entendre : quel beau pays que la France ! Ce pays est tellement hospitalier...
- M. DUCHAUSSOY. – Et c’est pour moi une joie que d’entendre ces mots. C’est que M. Ulrich est un visiteur des plus respectables ; il est considéré avec la plus haute estime par la France, sachez le ! *(S’adressant désormais à M. Cals.)* Et bien, je suis fort content que nous soyons venus ici. Avouez que nous étions mieux ici, plutôt qu’au concert d’Offenbach, non ?
- (M. Cals bouge enfin, tournant sa tête uniquement, en direction de M.*

- Duchaussoy. Finalement, quelques mots sortent de sa bouche...)*
- M. CALS. – Mille fois mieux !
- M. DUCHAUSSOY. – Ces mots sont musique pour mes oreilles !
- ULRICH. – Quel beau pays que la France !
- M. DUCHAUSSOY. – Oui, M. Ulrich, quel beau pays que la France ! Maintenant, puis-je vous proposer de vous accompagner vers l'entrée ? Une voiture nous y attend, afin de vous ramener à votre hôtel. Celui-ci vous convient-il, d'ailleurs ? Pardonnez-moi, j'avais oublié de vous demander plus tôt.
- ULRICH. – Ne vous excusez pas, je vous prie... En de pareils lieux, la mémoire se fait parfois défaillante !
- M. DUCHAUSSOY. – L'hôtel vous convient-il donc ?
- ULRICH. – L'hôtel, quel hôtel ? Ah oui, l'hôtel. Il est magnifique ! La chambre est élégante et extrêmement spacieuse. Et puis, tout y est d'une étincelante propreté. Vraiment, je ne saurais m'en plaindre !
- (Ils se lèvent et commencent à se diriger vers la sortie.)*
- M. Cals, vous ne dites mot...
- M. CALS. – Y a-t-il de la place pour dormir dans votre chambre ? Un divan, je ne sais quoi ?
- ULRICH. – Pardon ? Je ne comprends pas...
- M. CALS. – Non, rien, oubliez. Pardonnez-moi, je m'é gare...
- ULRICH. – En ces lieux, la chose est vite arrivée. Ah... Quel beau pays que la France !
- M. DUCHAUSSOY. – Oui, M. Ulrich, quel beau pays que la France !
- Ils quittent la salle. Puis M. Marchand sort à son tour, discrètement.*



Entracte



(La guide, Nicole et Baptiste entrent en scène. Deux visiteurs marchent à deux endroits différents parmi le public ; ils l'observent de près. Le gardien fait sa ronde parmi les spectateurs.)

- LA GUIDE. – Bien bien bien... Je vous propose maintenant d'observer, si vous le voulez

bien, le public de l'exposition Dixon, du musée des Beaux Arts de Columbia. A moins bien sûr que vous n'ayez une objection. Aucune objection ? Non ? Très bien.

(Elle se met en marche, suivie sur les talons par Baptiste. Encore visiblement en colère, Nicole attrape Baptiste par le bras et le tire vers elle.)

NICOLE. – Baptiste, je n'en reviens pas de la honte que tu m'infliges. J'en rêvais de cette exposition Dixon, moi, depuis des mois, et voilà que tu me gâches ce moment !

BAPTISTE. – Faudrait savoir, je dis ce que je pense je suis un rabat-joie. Je tente de m'intéresser et tu m'emmerdes avec tes remontrances ! Je peux essayer *(il prend une voix aigüe pour parler comme elle)* de faire monter mes sentiments, oui ou non ?

LA GUIDE. – *(Voyant que le couple se chamaille elle parle fort)*
Dans toute exposition, les spectateurs jouent un rôle important. Chaque question qu'ils posent, chaque débat qu'ils engagent, peut être unique ; si bien que chaque visite est différente des autres. C'est ce qui rend notre métier de guides particulièrement intéressant. Veuillez observer les différentes attitudes des spectateurs ici présents. Certains aiment l'exposition, d'autres... l'adorent...

(Nicole et Baptiste entament leur observation avec un couple choisi au hasard...)

NICOLE. – Moi, j'aime bien ce couple-là. Baptiste, tu ne trouves pas qu'ils sont charmants, tous les deux ?

BAPTISTE. – Ouai, enfin... C'est un couple comme beaucoup d'autres...

NICOLE. – Mais non, Baptiste, regarde bien... Ils s'aiment ! Ne vois-tu pas ?

BAPTISTE. – *(Peu convaincu)* Ouai...

(Le gardien aperçoit un visiteur en train de parler à une spectatrice. Il accourt immédiatement.)

LE GARDIEN. – Vous ! Vous ne devez en aucun cas interrompre le spectacle. Le mot d'ordre est clair pourtant ! « Personne ne doit toucher, ni perturber les spectateurs. » C'est pourtant facile à comprendre, non ? Allez donc ! Cessez de déranger madame, sur le champ !

SPECTATRICE. – Mais monsieur, il ne me dérange pas...

VISITEUR. – Ne vous inquiétez pas. Je n'avais pas lu le message et je vous présente mes excuses. Regardez, je m'éloigne.

- LE GARDIEN. – Et que je ne vous y reprenne pas !
- (Le visiteur s'éloigne et observe d'autres spectateurs de près. Le gardien reste sur place un moment, le surveillant, puis il reprend sa ronde.)*
- NICOLE. – *(Lassée de parler à Baptiste, à côté d'elle, elle s'adresse à la guide, pointant un spectateur au hasard.)* Je l'aime bien ce spectateur-ci...
- LA GUIDE. – Né en 1972, à Charleston... Henri Vouvoije vient voir régulièrement les expositions du Musée des Beaux Arts de Columbia.
- NICOLE. – J'aime beaucoup l'attention toute particulière qu'il semble accorder aux tableaux...
- LA GUIDE. – Et vous avez tout-à-fait raison ! Maintenant, observez de près son regard, voulez-vous ? Vous voyez la façon dont il plisse les sourcils ? Ceci caractérise une personne très attentive à ce qui se passe autour d'elle.
- LE GARDIEN. – *(S'adressant à la guide, à l'autre bout de la salle)* Madame Cétout, s'il vous plaît !
- LA GUIDE. – *(D'abord aux visiteurs)* Un instant, je vous prie... *(Au gardien, tout en se dirigeant vers lui)* C'est Mademoiselle Cétout...
- NICOLE. – *(Contente d'elle)* Tu as vu ? J'ai tout de suite su reconnaître le spectateur attentif.
- BAPTISTE. – Oui, enfin, il n'y a rien de plus facile que de faire semblant de faire attention. Tu n'as jamais eu de cours de maths ou quoi ?
- (Le gardien aperçoit une visiteuse, qui vient de toucher un spectateur. Il accourt.)*
- LE GARDIEN. – Là-bas ! On ne touche pas ! C'est interdit ! Arrêtez !
- VISITEUSE. – Pardonnez-moi, monsieur. Je ne savais pas que l'on ne peut pas toucher les spectateurs...
- LE GARDIEN. – C'est cela oui ! Vous pensez que dans un musée, on peut mettre ses doigts sur tout et n'importe quoi ? Est-ce que vous touchez les toiles, tant que vous y êtes ?
- VISITEUSE. – C'est que parfois, c'est trop tentant vous savez...
- LE GARDIEN. – Comment ? Vous me dites que vous touchez des toiles, les mains nues ?
- VISITEUSE. – Mais je me lave les mains avant !

- LE GARDIEN. – J'aurai tout entendu !
- VISITEUSE. – Mais regardez-le bien, ce spectateur. Regardez sa bonne mine. Ça fait plaisir à voir, non ? et ses joues si rondes... Ça ne vous donne pas envie de les toucher peut-être ?
- LE GARDIEN. – *(Observant le spectateur de près) C'est vrai que ça donne envie...*
- VISITEUSE. – Allez-y, essayez... C'est très plaisant, vous savez...
- LE GARDIEN. – Vraiment ? Mais il ne va pas se mettre en colère ?
- VISITEUSE. – Moi en tout cas il ne m'a rien dit...
- (Le gardien touche le spectateur du bout du doigt. Immédiatement, celui-ci s'écrie, en colère.)*
- SPECTATEUR. – Non mais ce n'est pas bientôt fini ? En voilà assez ! Je ne peux donc pas regarder le spectacle tranquillement ?
- LE GARDIEN. – *(Confus) Mais... Quand madame vous touchait, ça n'avait pas l'air de vous importuner...*
- SPECTATEUR. – Mais ce n'est pas pareil ! Lorsqu'une charmante dame me touche, là ça ne me dérange pas !
- LE GARDIEN. – Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi, je vous prie !
- NICOLE. – Et celui-là, t'en penses quoi ?
- BAPTISTE. – J'en sais rien moi. Qu'a-t-il de spécial ? Dis-moi donc...
- NICOLE. – Mais enfin. Baptiste, regarde bien... Sa posture, sa musculature... J'y vois du Rodin...
- BAPTISTE. – Hmm... *(Il s'adresse au spectateur, tout en prenant la pose du penseur.)* Pouvez-vous prendre cette pose, pour voir ?
- NICOLE. – Baptiste, tu as les oreilles bouchées ou quoi ? Il ne faut pas communiquer avec les spectateurs... Tu vas nous faire remarquer...
- BAPTISTE. – De toute façon, il n'y a guère de Rodin dans ce spectateur. Pas plus que dans... *(il cherche brièvement autour de lui)* celui-là, par exemple.
- NICOLE. – *(Qui observe de spectateur de près) C'est vrai, on dirait un Rodin aussi... On peut prendre une photo, tu crois ?*
- BAPTISTE. – J'en sais rien, je n'ai rien vu à ce sujet. T'as qu'à essayer, pour voir...

(Nicole sort un appareil photo de sa poche et prend une photo de ce second spectateur. Comme le flash est déclenché, le gardien accourt. On croit d'abord qu'il se dirige vers notre couple, il a en fait vu le premier visiteur, qui est retourné auprès de la spectatrice. Le visiteur a un téléphone à la main. Le gardien court en leur direction.)

LE GARDIEN. – Mais que faites-vous là ? Vous n'avez aucunement le droit de faire ça ! Le règlement stipule que « personne ne doit toucher, ni perturber les spectateurs. » Ne pas perturber les spectateurs, vous comprenez pourtant ce que cela veut dire, non ? Cela veut dire ne pas les toucher, ne pas communiquer avec... et ne pas leur demander leur numéro de téléphone ! Donnez-moi ce téléphone !

(Le gardien essaie de prendre le téléphone des mains du visiteur, lequel s'en défend et parvient à conserver l'appareil.)

VISITEUR. – Ah mais non ! C'est un iPhone ; il m'a coûté cher ! *(Le gardien fait un pas en arrière, il abdique. Le visiteur se penche vers la spectatrice...)* 803...

LE GARDIEN – Ne répondez pas ! *(Il couvre la bouche de la spectatrice avec ses mains. Il s'adresse ensuite au visiteur.)* Vous, sortez d'ici ! *(La spectatrice mord la main du gardien, qui la retire !)*

SPECTATRICE 512-7231 !

LE GARDIEN – Ça suffit ! *(Le gardien attrape le visiteur par le col et l'amène de force vers la sortie, à l'arrière de la salle. Le visiteur crie à l'intention de la spectatrice...)*

VISITEUR – 512-5231 ?

SPECTATRICE *(A genoux sur son siège, le corrige...)* Non ! 512-7231 !

(Le gardien met le visiteur dehors et claque la porte derrière lui. Il s'approche ensuite de la spectatrice, se plante à côté d'elle et la regarde avec insistance. Celle-ci essaie de se faire toute petite... Le gardien regarde sa montre...)

LE GARDIEN – Le spectacle va reprendre. On sort ! On sort ! Mademoiselle Cétout, s'il vous plaît ?

LA GUIDE. – *(A ses visiteurs)* Je dois m'absenter un instant. Veuillez bien aller dans la salle Michael Galasso...

NICOLE. – Galasso, comme le violoniste ?

LA GUIDE. – Oui, un Chagall vous y attend. Un critique d'art spécialement attaché vous le présentera. Je vous retrouve après si vous voulez bien...

(Ils quittent la salle.)



Le Chagall dont vous êtes l'objet

Projection du tableau de Chagall : [Bouquet de fleurs avec amoureux](#), 1927 (Dixon Gallery and Gardens). Les 3 personnages prennent place. Le Minotaure joue un morceau de musique (Rimski-Korsakov), puis s'arrête brusquement, regarde fixement le jeune couple, puis se tourne vers le public, pose l'archet sur les cordes...

- LE MINOTAURE. – (Au public) Bien des choses, ici, ne sont pas en ordre dans les âmes, seulement parce qu'on ne dort pas assez. (Il fait grincer le violon.)
- MARGUERITE. – (Au public, songeuse) Or, la nuit suivante, sans en rien savoir, sans connaître en nulle façon que nous étions menacés, j'ai vu en songe un énorme bouquet de roses, et dans ce bouquet une bête épouvantable (le Minotaure s'incline), d'une laideur extraordinaire...
- LE MINOTAURE. – Ahem..
- MARGUERITE. – qui a pris sa course vers notre maison, avec d'horribles rugissements. Après avoir rugi sur notre maison, le monstre s'est remis à courir de toute sa force sous le clair de lune...
- LE MINOTAURE. – Ce n'était qu'un croissant de lune, même pas une demi-lune, un quart tout au plus.
- MARGUERITE. – et je me suis réveillée transie d'effroi.
- LE MINOTAURE. – Ces cheveux étaient trempés de sueur, sa chemise lui collait à la peau.
- ADOLPHE. – Et pensez que c'était notre nuit de noces ! Ça m'a jeté un de ces froids, je vous dis. Flasque comme un poulpe enduit de margarine. Vous voyez un peu mon embarras...
- MARGUERITE. – Et le mien ! Maman m'avait bien dit de ne surtout pas épouser un taureau... ou un verseau.
- LE MINOTAURE. – (Intéressé) Et un minotaure ?
- MARGUERITE. – (Spéculative) Là, vous me posez une colle. Mais attention, je suis toujours amoureuse de mon père.
- LE MINOTAURE. – Qui, lui, était taureau.
- MARGUERITE. – Naturellement.
- LE MINOTAURE. – Ascendant vierge ?

- ADOLPHE. – Naturellement. Mais ce n'est qu'après son mariage qu'il lui a poussé des cornes... si vous m'entendez bien.
- LE MINOTAURE. – (*Le Minotaure fait grincer le violon.*)... si vous l'entendez bien.
- MARGUERITE. – (*Frissonnant*) Et elles étaient bien grosses, les cornes paternelles (*au Minotaure*) comme les tiennes... (*Elle se met à caresser les cornes du Minotaure de façon voluptueuse*)
- LE MINOTAURE. – (*Lascif*) La grosseur correspond exprès au diamètre de ta...
- LE CRITIQUE D'ART. - (*Surgissant*) Stop ! Arrêtez ! Halt ! Vous vous payez ma tête ? Ce genre d'interprétation n'est plus de mode. Je n'ai que faire de vos sornettes freudiennes, et je vous...
- LE MINOTAURE. – (*Sévère*) Le taureau est un symbole jungien, monsieur.
- ADOLPHE. – C'est vrai, mon psy, qui ne parle pourtant pas allemand, me l'a confirmé pas plus tard qu'hier.
- MARGUERITE. - (*Sèchement*) Et puis, on ne fait que répondre aux rêveries du visiteur, monsieur.
- LE MINOTAURE. – Ou bien, de la visiteuse en ce cas-ci, pour être plus précis.
- ADOLPHE. – Vous savez aussi bien que nous qu'on y est obligés.
- LE CRITIQUE D'ART. - (*Scrutant la salle*) Elle est où, cette dénaturée ? (*il discerne la Visiteuse, qui essaye de se faufiler*) Ah ! la voilà la malade, la dépravée ! Vous, madame ! Et à votre âge ! Vous ne vous rendez pas compte qu'il y a sans doute des enfants dans la salle, qui accompagnent leurs parents ? C'est inadmissible ! C'est une exposition d'art impressionniste, madame, accessible au plus grand public, dont, je me permets de vous le rappeler, les moins de 15 ans, à qui, grâce aux généreuses subventions de l'État-Providence, la direction du musée assure le tarif réduit et même l'entrée gratuite le deuxième mardi du mois à partir de 14h. Vous devriez avoir honte, madame ! Bon, Chagall fut plutôt surréaliste, mais le grand Picasso n'a-t-il pas bien dit de lui : « Après la mort de Matisse, Chagall est le seul artiste à avoir vraiment compris l'essence de la couleur... Depuis Renoir, aucun artiste n'a eu le sens de la lumière comme Chagall. »
- LA VISITEUSE. – Excusez-moi, monsieur, je n'y avais pas pensé.
- LE CRITIQUE D'ART. – Justement, madame, justement. Pensez à la couleur, madame, et à la lumière !
- MARGUERITE. – Et aux enfants !

ADOLPHE. – Depuis Renoir, madame, depuis Renoir !

LE CRITIQUE D'ART. – Déguerpissez maintenant. Et que je ne vous voie plus jamais fantasmer sur un Chagall ! C'est de l'Art, madame, ça n'a rien à voir avec vous ! (*La Visiteuse se sauve, chassée par le Critique, qui revient s'adresser aux personnages.*) Allez, reprenez vos places, et que ça saute ! (*Il sort, en maugréant.*)

Projection du tableau de Chagall. Les 3 personnages reprennent place. Nicole et Baptiste s'arrêtent devant le tableau. Ils portent chacun le dépliant de l'exposition. Le Minotaure joue encore un morceau de musique (Tchaïkovski), s'arrête brusquement, regarde fixement le jeune couple, puis se tourne vers le public, pose l'archet sur les cordes...

NICOLE. – (*lisant.*) « Marc Chagall, né Moïshe Zakharovitch Chagalov... »

BAPTISTE. – Je savais pas qu'il était juif.

NICOLE. – Mais si, Baptiste, tous les génies sont d'origine juive.

BAPTISTE. – Mais ta nièce a épousé un juif, et celui-là, je peux te le dire, ce n'est pas un génie !

NICOLE. – Bien sûr que non, il s'est converti seulement, à l'âge de 12 ans, lorsque sa maman s'est remariée. (*lisant*) « Marc Chagall est un peintre né le 7 juillet 1887 à Liozna, près de Vitebsk,

BAPTISTE. – Il n'était pas de Vitebsk, lui aussi ?

NICOLE. – Qui donc ?

BAPTISTE. – Le deuxième mari de la maman du mari de ta nièce.

NICOLE. – (*Réfléchit*) Non, il était de Vittel. Tu veux que je t'explique ce tableau ou pas ? (*lisant*) « ... près de Vitebsk, en Biélorussie (alors intégrée à l'Empire russe), naturalisé français en 1937 et mort le 28 mars 1985... »

BAPTISTE. – Tiens ! l'année de naissance de mon frère.

NICOLE. – Et du décès de mon premier chien, Toby. (*Elle regarde le couple.*) Tu trouves pas, Baptiste, que ce couple-là ressemble un peu à pépé et mémé, tu vois bien, sur la photo de mariage qu'on a sur le buffet de la salle à manger et qu'Amélie me réclame à chaque occasion alors qu'elle sait très bien que... ? (*Baptiste s'étant approché du tableau pour voir, inquiète le Gardien, qui lui fait signe de s'éloigner. Nicole fusille Baptiste du regard et reprend sa lecture.*) « ... mort le 28 mars 1985 à Saint-Paul de Vence. Chagall est l'un des plus célèbres artistes installés en France au 20^e siècle. »

BAPTISTE. – J'ai du mal à comprendre pourquoi. (*Il montre le minotaure du doigt.*) C'est quoi, ça ?

- NICOLE. – *(Rajustant ses lunettes.)* C'est une chèvre. Non, un bouc.
- LE MINOTAURE. – *(Faisant grincer le violon.)* Un Minotaure.
- BAPTISTE. – C'est quoi, un minotaure ? Connais pas cet animal-là. Cherche, Nicole. Et quel est le rapport entre cette bête, qui joue du violon en plus, et ce couple de jeunes mariés ? Il n'était pas très doué, ce Chagall—regarde-moi ces fleurs, elles sont tout à fait disproportionnées par rapport aux personnages. Tu n'as pas dit que c'était un Russe ? Encore un qui avait la folie des grandeurs. Ça doit être la vodka. Bonjour les dégâts ! Naturalisé ! un bon Français reste au pinard, à la pétanque et...
- NICOLE. – *(Qui consultait le dépliant.)* Arrête de dire des bêtises, Baptiste, et écoute : « La femme de l'artiste, Bella, meurt en 1944... »
- (Le Minotaure joue quelques mesures lugubres. Marguerite se prend la gorge, expire dans les bras d'Adolphe. Il l'étend doucement par terre, s'agenouille à côté de son corps en sanglotant. Nicole et Baptiste suivent cette comédie avec attention. Puis Nicole reprend)*
- « cet événement marque le choix de ses sujets à cette époque. Des souvenirs et des images étranges se mélangent sur ses tableaux. »
- BAPTISTE. – Ah, le bouquet de fleurs, ça doit être donc une couronne ? Et la vache alors ?
- LE MINOTAURE. – *(Faisant grincer le violon.)* Je suis un minotaure. *(A voix basse.)* Crétin.
- NICOLE. – *(Réfléchit, puis un éclair.)* Ça doit être le violon sur le toit ! *(L'air exaspéré, le Minotaure se met à jouer « Anatevka ».)*
- LE CRITIQUE D'ART. – *Surgissant.)* Espèces d'abrutis ! bandes d'ignares ! vous me faites sortir de mes gonds ! Le violon sur le toit ?! Vous êtes bêtes comme vos pieds, comme un peintre, comme les pieds d'un peintre ! Rentrez vite dans votre province arriérée et fermez vos écoles ! Jules Ferry doit se retourner dans sa tombe et maudire le jour où il a eu la folle idée de donner de la confiture de l'éducation nationale à des cochons comme vous ! N'avez vous pas vu que ce tableau date de 1927, plus de 15 ans avant le décès de Bella Rosenfeld ? Oui, elle a servi de modèle à plusieurs de ses œuvres, et alors ? Et le fait qu'il soit juif ou russe ou biélorusse ou français naturalisé ou même crétois, comme le minotaure—et oui, M. et Mme Demeuré, ce n'est ni une chèvre, ni un bouc, ni une vache, ni le chien castré de ma tante Eulalie, mais un mi-no-taure, fruit bâtard d'un accouplement mythique et contre-nature...
- LE MINOTAURE. – Ohé, doucement, mon bonhomme !
- LE CRITIQUE D'ART. – qu'est-ce que cela peut bien avoir à foutre avec une comédie musicale à l'eau de rose ? et américaine par-dessus le marché ! C'est de l'Art, l'artiste

est mort et bien mort, ça n'a plus rien à voir avec sa vie ! Allez, débarrassez-moi le plancher ! Et je vous interdis de passer par la boutique—si je voyais un foulard impressionniste sur les épaules de madame, je ne saurais m'empêcher de lui tordre le cou avec ! (*Il sort furibond.*)
(*Un temps.*)

BAPTISTE. – (*Au minotaure.*) Pardon, monsieur le mi-no-taure, mais vos parents n'étaient donc pas mariés ? Et les parents de M. Chagall ? C'est du propre, la vie des artistes !

LE CRITIQUE D'ART. – (*Off.*) Foutez-moi le camp !

NICOLE. – (*Consultant le dépliant.*) Allons, Baptiste, il y a un portrait de la maîtresse de Toulouse-Lautrec dans la salle d'à côté.

BAPTISTE. – Tu crois qu'elle était encore plus petite que lui ? Ça doit être donc une miniature. (*Il rit de sa propre blague.*)

NICOLE. – Tu penses que ça m'irait bien, Baptiste, un foulard impressionniste ? (*Ils sortent. Les trois personnages du tableau les suivent du regard, ébahis.*)

Projection du tableau de Chagall. Les 3 personnages reprennent place. Un monsieur entre, passe devant le tableau sans le voir, s'arrête, fait demi-tour, repasse devant le tableau sans le voir, s'arrête, fait demi-tour, s'arrête enfin devant le tableau et le scrute. Il voit Marguerite, lâche un cri, tombe à genoux, la main sur le cœur. Le Minotaure joue un morceau de musique (Lully ou Charpentier), puis s'arrête brusquement, regarde fixement le jeune couple, puis se tourne vers le public, pose l'archet sur les cordes...

LE MONSIEUR. – Un Chagall ! Sublime ! Je me sens transporté !
Mon esprit est ravi, hors du corps emporté !
Ce beau tableau m'enchanté, et si je ne m'abuse,
La mariée en blanc ressemble à une muse !
Des yeux me fait signe qu'elle hait son mari,
M'invite à l'enlever, m'offre son cœur meurtri.
Mais j'hésite, c'est que, ô mal irrémédiable !
Je ne suis, après tout, qu'un timide comptable.
Un vrai François Pignon, et à rien ne suis bon,
Sauf à faire rigoler lors d'un dîner de cons.
Cette nymphe magnifique a l'air d'une princesse
À qui il faut, c'est clair, des actes de prouesse.
Par contre – c'est un fait qu'on trouvera pervers –
Comptable que je suis, je sais parler en vers !

LE MINOTAURE. – Ariane vous charme, et sans doute elle est belle ;
Mais, monsieur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettaient hors d'état de répondre à vos vœux ?

ADOLPHE. – Sitôt que dans ce lieu, où les vents vous poussèrent,

Aux yeux de votre cœur ses beautés éclatèrent,
Vous sîtes que Thésée avait par son secours
(Marguerite lui tend le bout d'un fil et, tenant l'autre bout, l'amène faire le tour du Minotaure.)
Du labyrinthe en Crète évité les détours,

MARGUERITE. – Et que, pour reconnaître une amour si fidèle,
Vainqueur du Minotaure,
(Adolphe saisit l'archet du Minotaure, le poignarde avec.)
il fuyait avec elle.
(Adolphe et Margurite sortent en fuyant.)

LE MINOTAURE. – *(mourant)* Quel espoir vous laissent des nœuds si bien formés,
Puisqu'ils sont l'un de l'autre également charmés ?
Oubliez-la, monsieur... *(Il rend l'âme)*

LE MONSIEUR. – Mais comment le ferais-je ?
Je viens au musée d'art, source d'un sortilège,
Depuis bientôt quinze ans épris de ce Chagall,
Qui semble figurer le bonheur conjugal,
Mais cette femme me veut, et pour elle je brûle,
Jusques à me rendrepauvre con ! – ridicule.
(On entend un grand cri déchirant, off.)
Qu'entends-je ? c'est elle ! j'arrive mon p'tit chou !
Le traître Thésée abuse-t-il de vous ?
(Il sort en courant. On l'entend hurler, puis il revient, accablé, portant le corps mort de Marguerite.)

LE MONSIEUR. – O haine de Vénus ! O fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère,
Je l'exècre et maudis d'avoir donné le jour
À un comptable mou, malheureux en amour !
Ariane, mon cœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !
(Il tombe à genoux en se lamentant)

LE GARDIEN. – *(Venant à son secours)*
Que faites-vous, Monsieur ? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

LE MONSIEUR. – Puisque Vénus le veut, de ce sort déplorable,
Je péris le dernier et le plus misérable.
Les moments me sont chers, écoutez-moi, monsieur :
Ariane n'est plus. Thésée l'insoucieux,
L'inconstant amoureux, de cœur plus que volage,
Avec Phèdre, sa soeur, est parti en voyage.
Ariane, lâchée, s'est lancée dans les flots,
Cherchant au fond des eaux, son dernier repos.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines

Un poison concocté de la pire des haines :
Celle des êtres qui, tous savants professeurs,
Veulent interdire l'Art à tous les amateurs.
(Le Critique d'art surgit. Le Gardien l'empêche d'intervenir.)
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Ce méchant critique que ma présence outrage.
J'ai regardé la toile et j'ai osé y voir
Un reflet de ma vie, comme dans un miroir.
J'ai vécu un instant un rêve romantique
Qui m'a laissé quitter mon sort mélancolique.
Mais ma mort, à mes yeux déroband la clarté,
Rend à l'Art, qu'ils souillaient, toute sa pureté.
(Il expire aux pieds du Critique)

LE GARDIEN. – *(les larmes aux yeux)* Il expire, monsieur.

LE CRITIQUE D'ART. – Bon débarras ! Et puis merde ! c'est le troisième minotaure qu'on perd cette semaine. Des jeunes mariées, ça se trouve facilement, il y en a une flopée, mais des mi-homme / mi-taureau, il n'y en a plus des masses, et encore moins ceux qui savent jouer du violon... *(au Gardien)* Nettoyez-moi tout ça, rattrapez l'autre fou et faites circuler l'offre l'emploi, comme d'habitude. Je rentre dans la Salle Réalisme. Là, au moins, il n'y a jamais eu le moindre problème. Qu'on leur botte le cul à tous ces expressionnistes, impressionnistes, pointillistes, surréalistes, cubistes ! *(Il regarde le Gardien qui peine à enlever le corps du Monsieur, puis regarde le public)* Et que cela vous serve de leçon à vous autres ! L'Art est une affaire de professionnels ! *(Il sort)*

Projection du tableau de Chagall, mais sans les 3 personnages et marqué : « Tableau en cours de restauration. »



LA GUIDE. – Bien, je vous propose, si vous le voulez bien, de continuer notre chemin en direction de notre prochain tableau, sauf si vous avez des questions ?

NICOLE. – *(Visiblement apaisée)* Je l'aime beaucoup ce tableau aussi... Ils ont l'air de s'aimer quand même *(elle regarde Baptiste amoureuse)*... Tu ne trouves pas Baptiste qu'ils s'aiment ces 2 là ? Et le minotaure il doit jouer une douce musique. Hein, Baptiste qu'il est beau ce tableau ! Tu ne crois pas qu'on devrait repeindre notre salon dans ce bleu ? On pourrait même imaginer des fleurs artificielles rouges et blanches comme celle là. Qu'en penses-tu mon Baptiste ?

BAPTISTE. – *(Impassible)* J'en sais rien... Moi ça me donne plutôt envie de dormir !

NICOLE. – *(A nouveau très remontée)* Non mais Baptiste, tu le fais exprès ? Tu as décidé de me faire enrager aujourd'hui ou quoi ! Comment peux-tu rester insensible face à ce chef-d'œuvre ?

- BAPTISTE. – Ben, qu'est-ce que tu veux que je te dise, moi ce bleu il me donne envie de dormir !
- LA GUIDE. – *(Qui tente de calmer le jeu)* Monsieur à raison, ce bleu inspire souvent la sérénité à ceux qui observent le tableau et donc le repos !
- BAPTISTE. – Ah, tu vois !
- NICOLE. – *(Toujours en colère mais qui se calme)* Bon d'accord pour le repos, mais tout de même Baptiste, tu as une façon de formuler les choses ! Maman m'a bien prévenu pourtant que tu n'étais pas fin !
- BAPTISTE. – *(Piqué au vif)* Non mais tu veux vraiment qu'on en parle de ta mère ?!
- NICOLE. – *(A nouveau très remontée)* Ah, non tu ne vas pas recommencer avec Maman !
- LA GUIDE. – *(Qui s'empresse de les interrompre)* Madame, Monsieur, si vous le voulez bien, nous allons continuer notre exposition pour nous diriger vers le tableau que vous admiriez en arrivant.
(elle se met en marche)
- BAPTISTE. – *(Qui la suit)* Très bien, allons retrouver le mort, lui au moins on lui fiche la paix.
- NICOLE. – *(Elle reste sur place réfléchit un instant)* Tu crois vraiment qu'il est mort ?
(Elle se met finalement en marche et se dirige vers le tableau)



Ci-gît Adolphe

Projection du tableau de Jean-Louis Forain [After the Ball, the Reveler](#) (1881). La scène se passe à Paris à l'occasion d'une fête donnée en l'honneur d'un politicien qui est en pleine campagne électorale. Adolphe est allongé sur un lit. A priori, il est mort. Entrent Tabellion, un notaire, suivi d'anciens amis d'Adolphe qui semblent le prendre à partie.

- TABELLION. – Messieurs, je vous en prie, calmez-vous. Vous vous sentez peut-être le droit de juger Adolphe mais je crois que vous gagneriez à aller aux renseignements auprès de sources fiables.
- ALBERT. – Vous ne chercheriez tout de même pas à justifier son comportement envers la mère Racolet. Après lui, il faut tirer l'échelle.
- TABELLION. – Si vous le connaissiez mieux, votre jugement serait autre et vous ne vous feriez pas l'écho de la médisance.
- CHARLES – Je trouve que vous avez bien du culot d'oser nous demander de nous

apitoyer sur le sort d'un énergomène qui ne vaut pas la corde pour le pendre. Avant d'entendre vos sornettes, sachez que j'ai côtoyé ce zigoto pendant des années avant qu'il ne prenne la poudre d'escampette pour une terre étrangère comme un malfaiteur qu'il était devenu.

TABELLION. – Je ne plaide nullement sa cause. Je tiens tout bonnement à vous instruire de certains événements de son passé qui vous aideront peut-être à vous dessiller les yeux.

ALBERT – Monsieur le notaire, je savais que ça divague un peu dans votre tête mais je vous assure que vous ne connaissez pas grand-chose au genre humain.

TABELLION. – Chez vous deux, à n'en pas douter, la sagesse abonde, mais vous ne me semblez pas très friands de vérité.

ALBERT. – La vérité, laissez-moi rire. La vérité, je vais vous la dire tout uniment, votre protégé s'était promis en mariage à la mère Racolet, mais à la dernière minute, il s'est dérobé sans rendre raison à quiconque. Là-bas, au pays, tout le monde connaît la cause de son départ précipité.

CHARLES. – Eh oui, monsieur le philosophe, vous avez la cervelle dans les nuages et vous tentez de nous faire avaler des couleuvres. Le fait brutal, c'est que la mère Racolet était enceinte et que notre très cher Adolphe, le défunt ci-gisant, avait d'autres projets en tête que de torcher les fesses à toute une marmaille.

TABELLION. – Vous êtes vraiment impayables, bien confits en sainteté. Vous jetez la pierre à un homme dont vous ne connaissez en fait pas grand-chose. Et qui plus est, vous en faites déjà un mort. J'espère qu'il prend bonne note de vos commentaires et qu'il changera le testament qu'il m'a demandé de dresser pas plus tard qu'hier.

ALBERT. – Qu'est-ce que vous chantez ? Adolphe est bel et bien mort. Regardez donc. On dirait une statue de marbre et il est froid comme un bloc de glace.

TABELLION. – Vous l'avez donc tâté, palpé ?

CHARLES. – Pour qui nous prenez-vous, des vicelards ?

ALBERT. – Dites donc notaire, vous essayez de nous entourlouper, hein ? On vient d'apprendre qu'il est tombé raide mort dans la salle de bal et que Mortibus, le médecin légiste, ordonna qu'on le déposât sur ce lit. Je l'observe depuis cinq minutes et il se raidit à vue d'œil.

ADOLPHE. – Qui vive ?

(Chaque fois que le défunt présumé parle, le notaire fait en sorte de le bloquer de la vue des deux gaillards. Le lit ou le mur du fond s'illumine en

rouge.)

- CHARLES. – C'est une plaisanterie de mauvais goût.
- TABELLION. – Revenons à nos moutons. Adolphe, figurez-vous, avant de s'empêtrer dans le borbier Racolet, il était fou amoureux de la jolie Manouche.
- ADOLPHE. – Qui vive ?
- CHARLES ET ALBERT. – C'est vous, c'est vous qui venez de dire : Qui vive ?
- ALBERT. – J'en mettrais ma main au feu.
- TABELLION. – Non seulement vous voyez rouge mais, comme Jeanne d'Arc, vous entendez aussi des voix ?
- CHARLES. – Ventriloque, vous ne seriez pas ventriloque par hasard ?
- TABELLION. – A mon escient, pas que je sache. Je disais donc qu'Adolphe
- CHARLES. – Parler en mal des morts, surtout en leur présence, risque de nous porter malheur. On devrait peut-être passer dans la pièce d'à côté.
- TABELLION. – Quelquefois, il vous en coûte plus de parler en mal des vivants, des gens en chair et en os, de ce qui palpite. Le marbre, c'est glaçant, inamical, mais jamais caractériel.
- ALBERT. – Votre prêchi-prêcha m'indispose, notaire. Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes avec Adolphe.
- TABELLION. – En finir avec la personne d'Adolphe ou avec son histoire ?
- ALBERT. – Vous vous croyez drôle sans doute.
- CHARLES. – C'est l'humour d'un pisse-froid.
- TABELLION. – Ou de celui d'une recrue d'un monteur de canulars. Quoi qu'il en soit, Adolphe, adolescent, en pinçait pour la petite Manouche qui passait chaque été les grandes vacances chez ses grands-parents paternels—les Simonet. Vous vous souvenez de Manouche Simonet ?
- CHARLES. – La petite mijaurée de Paris. Toujours pimpante.
- ALBERT. – Et un abîme d'érudition. Oui on s'en souvient. Elle nous regardait de haut et nous traitait par-dessous la jambe, cette sainte nitouche.
- TABELLION. – Après tout, il se pourrait qu'elle fût un bon juge de caractère.

- ALBERT. – Mais dites donc les Simonet, si je ne m’abuse, c’était le genre à se pousser du col.
- TABELLION. – Pour une fois, vous avez frappé juste. Après que le fiston nagea dans l’opulence à Paris, le vieux Simonet se crut le premier moutardier du pape.
- ALBERT. – Et le fils, on m’a dit, se prenait carrément pour le pape. Allez donc savoir ce qu’il apprenait chez les curés en pension.
- TABELLION. – Bref, une nuit, le petit vieux surprit Adolphe en train de grimper à l’échelle qu’il avait coutume d’utiliser afin de se glisser jusque là, ni vu ni connu, dans la chambrette de Manouche où de toute évidence, et mes sources sont bonnes
- ADOLPHE. – Excellentes, je dirais même.
- CHARLES. – Je crois que le notaire veut nous faire tourner en bourrique.
- TABELLION. – Messieurs, un peu de patience. Donc, Adolphe et Manouche filaient un amour tendre ...
- CHARLES. – Le bloc de glace ?
- ALBERT. – Quoi, le bloc de glace ?
- CHARLES. – J’ suis pas sûr.
- ALBERT. – Mais enfin, tu veux que je le touche, que je le secoue ?
- ADOLPHE. – Ah que non !
- CHARLES. – Albert, ce macchabée me fait froid dans le dos. C’est comme si l’esprit d’Adolphe s’emparait de mes omoplates.
- TABELLION. – Je ne viendrai jamais à bout de cette histoire si vous continuez à m’interrompre. Adolphe, au moins, a la délicatesse d’un gentleman.
- ADOLPHE. – Amen.
- TABELLION. – Donc, après la découverte du pot aux roses, les Simonet n’y sont pas allés par quatre chemins. Ils mirent Manouche dans le premier train disponible sur le chemin du retour vers Paris. Le seul souvenir que le pauvre Adolphe gardait de sa Manouche, c’était ce minotaure qu’ils avaient sculpté ensemble et qui symbolisait à leurs yeux l’harmonie éternelle et l’amour intarissable.
- ALBERT. – Vous me prenez sans doute pour un arriéré, mais je sais qu’un

- minautore, c'est un monstre mi-homme, mi-taureau. Qui aurait donc l'idée d'en faire une marque d'amour ?
- TABELLION. – Les mythes prennent souvent des dimensions imprévisibles et se prêtent à des interprétations que la raison saisit mal.
- ALBERT. – Et donc Adolphe ?
- TABELLION. – Adolphe n'avait jamais mis les pieds à Paris et il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait entreprendre pour retrouver la trace de Manouche. Il ressentait un grand vide au cœur et il ne lésinerait sur aucun moyen. Son désespoir se lisait sur son visage et personne ne pouvait rester insensible à sa détresse. On allait l'aider et, jour après jour, il s'imaginait la douceur de resserrer Manouche dans ses bras. Pendant de longues semaines, il sua sang et eau à la recherche de Manouche.
- CHARLES. – Je sais maintenant pourquoi votre espèce ne m'a jamais inspiré confiance. Vous tissez des histoires abracadabrantes afin de soutirer de l'argent aux pauvres gens.
- ALBERT. – Les efforts d'Adolphe, ils aboutirent à quoi ?
- TABELLION. – Si tous ses efforts furent en vain, malheureusement ses enquêtes auprès de maintes autorités publiques alertèrent ce fonctionnaire haut placé, un certain Jules Simonet, pour qui la justice n'était pas boiteuse. Jules Simonet obtint une condamnation pour détournement et harcèlement de mineure avec une peine de prison ferme d'un an.
- ADOLPHE. – ô Manouche, mon ange.
- ALBERT ET CHARLES. – Nous allons en avoir le cœur net une fois pour toutes.
- (Grand coup de tonnerre.)*
- ADOLPHE. – Un pas de plus et que le Feu du Ciel vous foudroie !
- TABELLION. – Messieurs, voyons, pourquoi êtes-vous maintenant aux cent coups ? Que d'agitation, vous n'avez donc plus de curiosité ?
- CHARLES. – Je n'aime pas beaucoup tous ces bruits. Je crois que je vais m'asseoir.
- TABELLION. – Voilà qui est plus raisonnable. Prenez une chaise, s'il vous plait. *(Charles et Albert s'assoient.)* En prison, Adolphe fut sous interdiction formelle de communiquer avec Manouche. A sa sortie de prison, on lui annonce que Manouche a épousé un British gentleman et on s'arrange à ce qu'il voie plusieurs photographes de l'heureux couple.
- ADOLPHE – Manouche, ma vie.

(Autre grand coup de tonnerre.)

- CHARLES. – Nous devrions peut-être revenir plus tard.
- ALBERT. – Il n’empêche que la mère Racolet n’aurait pas dû faire les frais de cette amourette.
- CHARLES. – Ma pensée exactement.
- ADOLPHE. – Mal pensants et bêtes à manger du foin.
- CHARLES. – Je ne suis vraiment plus dans mon assiette.
- TABELLION. – La mère Racolet était une intrigante, une chipie qui avait déjà jeté son bonnet par-dessus les moulins. Elle savait tout de Manouche et d’Adolphe. Fatiguée de toujours tirer le diable par la queue, elle percevait chez Adolphe une ambition qui le rendait un parti enviable. Elle tira donc profit de son désespoir. En gros, elle jeta son dévolu sur lui, et sous de fausses apparences, de connivence en connivence, elle l’amena à l’idée du mariage.
- ALBERT. – Et l’enfant, monsieur le beau phraseur, n’est-ce pas une lâcheté d’abandonner son enfant ?
- ADOLPHE. – Vous avez vu sa tronche ? Est-ce qu’il me ressemble ?
- ALBERT ET CHARLES. – Cela en est trop. Nous sommes au chevet d’un mort-vivant.
- TABELLION. – Messieurs, c’est vrai qu’Adolphe est mort et vivant à la fois. Vivant mais la mort dans l’âme. L’enfant, il est d’un autre. Adolphe n’est pas le père. Qu’il vous suffise de jeter un coup d’œil sur lui et vous vous rendez compte que c’est le fils
- ALBERT ET CHARLES. – du laitier.
- TABELLION. – Du laitier. Il lui ressemble comme deux gouttes de lait. Mais le laitier ne voulut pas faire de la mère Racolet, Madame Laitière.
- ADOLPHE. – Manouche, mon amour. *(Il se lève. Albert et Charles sont effrayés comme s’ils étaient en présence d’un spectre.)*
- TABELLION. – Adolphe a cru revoir Manouche au bal—un simple mirage. Il a voulu noyer son chagrin. Il a un peu trop bu. Il est de retour au pays parce qu’il se croit suffisamment fort pour ne pas régurgiter toute cette douleur enfouie au tréfonds de lui-même.

(Adolphe retombe sur le lit.)

- ALBERT ET CHARLES. – Il est retombé sur le lit. Est-il bien mort cette fois-ci ?
- ADOLPHE. – Manouououche !
- ALBERT. – (*A Tabellion.*) Je crois que votre clerc essaie d'attirer votre attention.
- TABELLION. – Excusez-moi un instant. Cela ne devrait pas prendre longtemps. (*Il sort.*)
- ALBERT. – Adolphe, il me semble que tu files du mauvais coton. Le boute-en-train que tu étais dans ta jeunesse s'est transformé en mauvais farceur.
- CHARLES. – Qui a basculé dans la sorcellerie et la magie noire.
- ADOLPHE. – C'est à une fête que je vous ai conviés, pas à un enterrement. Je vous demande de faire preuve d'un peu de patience. Croyez-moi, j'ai du divertissement en réserve pour vous.
- ALBERT. – Jusqu'ici j'ai le sentiment que nous sommes les victimes d'une mystification.
- TABELLION. – (*Reentrant.*) Vous deux, derrière le paravent, vite, sans discuter. (*A Adolphe.*) Mon clerc vient de m'aviser que vos anciennes conquêtes concoctent un tour pendable. Elles viennent tapageusement de prendre congé de la fête et elles sont sur mes talons. Pourquoi avoir insisté qu'on les invite ? Marloupiot m'a fait jurer qu'il n'y aurait ici que des personnes de confiance et elles ne font, comme vous le savez, que d'attiser l'opposition contre lui.
- ADOLPHE. – Ne vous mettez donc pas martel en tête. En toute chose, il suffit d'y mettre le prix. Vous-même, Tabellion, vous ne travaillez pas pour mes beaux yeux. Tout le monde s'achète à un prix.
- TABELLION. – Je n'ai d'autre but que de vous soustraire à de gros déboires. Il n'y avait donc pas besoin que notre amitié fût mise à l'épreuve par ce coup de butoir.
- ADOLPHE. – La jurisprudence aurait dû vous enseigner la circonspection. Les choses sont rarement ce qu'elles paraissent.
- TABELLION. – Ah, la jurisprudence ? Elle a bon dos et elle gagnerait certainement à se frotter à un esprit aussi alambiqué et tarabiscoté que le vôtre.
- ADOLPHE. – Tout beau, mon ami, ne vous fâchez pas. Je cherche seulement à savoir ce qu'elles ont au fond du cœur, ces ingrates. A chacune de ces dames, j'ai fait de grandes libéralités et maintenant que tout est parti en fumée, elles me harcèlent.
- TABELLION. – On est ici en campagne pour le ministre Marloupiot qui trempe jus-

- qu'aux baloches dans cette affaire de proxénétisme. Vos quatre dulcinées ont le bec trop effilé à mon goût.
- ADOLPHE. – Quel rabat-joie vous faites ! Je veux me distraire, voilà tout. Elles croient que je suis sous l'effet d'un sédatif que Mortibus aurait ajouté à mon vin.
- TABELLION. – Le petit vin qu'on verse ici lénifie sans additif et son effet, si je ne m'abuse, a déjà fait ses preuves.
- ADOLPHE. – Mortibus prise la surenchère et il n'a de loyauté qu'envers les morts. Le barbiturique qui m'était destiné, c'est dans leurs verres qu'il vient de finir, mais en plus leur potion est assaisonnée d'un stimulant pas piqué des hannetons. (*Il tire deux petites fioles d'une de ses poches.*) Vous voyez ces deux fioles : celle-ci, bleu myosotis, contient un produit qui arrondit les aspects anguleux de la personnalité, et celle-là, rouge comme la braise, son contenu enflamme, embrase et dévergonde à tel point que, pendant quelques heures, vous ignorez la honte et le remords. Chacune de ces dames va connaître un dédoublement de personnalité qui va nous ébahir. Un peu comme *L'étrange affaire du Dr. Jekyll et M. Hyde*. A présent, je brûle de les voir vider leur sac de nœuds et de déjouer leur machination.
- TABELLION. – Diable, à quoi faites-vous allusion ?
- ADOLPHE. – Prenez acte des instructions que je vous ai laissées et gardez-vous de toute improvisation. J'en garde la primeur.
- (*Tabellion se sauve, Adolphe fait le mort. Pauline, Raymonde, Yvette et Lucie entrent.*)
- PAULINE. – Le voici notre gibier de potence en train de cuver son petit bromure.
- RAYMONDE. – Qu'on l'ensevelisse ce bambocheur et sa vie de patachon une fois pour toutes !
- LUCIE. – Du calme, à vous entendre on croirait que vous allez l'immoler.
- YVETTE. – L'occire me suffirait, sans cérémonie.
- LUCIE. – Il s'agit seulement de l'éreinter, lui et sa clique ministérielle. A trop fulminer, on risque d'amorcer le pétard avant l'heure.
- PAULINE. – Si vous saviez comme ça me soulage de lui cracher mon venin au visage à cet aigrefin. De la monnaie de singe, voilà tout ce qu'il me reste en récompense de tous les petits soins que je lui ai prodigués.
- RAYMONDE. – Et avoir l'audace, l'impudence de nous réunir. Ce bradeur de rêves pitoyables. Qu'on sonne l'hallali ! Mettons la bête à mort !

- YVETTE. – Lui et Marloupiot, un joli couple de pêcheurs en eau trouble et dire qu'on leur a servi de bouclier de respectabilité.
- PAULINE. – Et n'oubliez pas leur âme damnée, Tabellion, ce détrousseur de grand chemin. Eh oui, il est aussi de la fête. Je l'ai croisé en bas flanqué de son faux-jeton de saute ruisseau.
- LUCIE. – Alors on se met en besogne oui ou non ?
- RAYMONDE. – Quoi, Adolphe est plein aux as et sa fortune, il nous la doit en bonne partie. Notre réputation n'est-elle pas en lambeaux alors que son étoile, à lui, ne pâlit jamais ? Et vous voulez que je me maîtrise au moment même où je le tiens dans mes griffes.
- YVETTE. – Moi aussi j'étouffe de rage et quand je le vois, ici, allongé, tout tranquille, avec cette gueule qui n'en finit pas de trancher du grand seigneur....Oh ! Qu'on me retienne !
- PAULINE. – Je devine vos pensées. Vous voudriez bien lui couper les roustons, n'est-ce pas ?
- YVETTE. – Dites donc, j'ai remarqué un léger tressaillement.
- PAULINE. – Moi aussi.
- YVETTE. – Lucie, vous vous portez garante de la loyauté de Mortibus ?
- LUCIE. – A vous dire vrai, votre caquetage incessant m'exaspère.
- PAULINE. – Il est vrai que l'évocation de ce type d'ablation provoquera inévitablement un certain frisson chez n'importe quel homme, qu'il fût mort ou vivant.
- RAYMONDE. – Avouez tout de même que de sentir le roi de la fanfaronnade à portée de mon bistouri...
- YVETTE. – J'ai là un châtre-bique qui fera merveilleusement l'affaire....
- LUCIE. – Aucune réaction, Mesdames. Mortibus, croyez-moi, a fait du bon travail. Notre rimailleur dort dans les bras de Morphée...
- PAULINE. – Rimailleur, eh ? Il vous a donc fait le coup du voyage et de ses vers soi-disant blancs qui ne valaient pas tripette ? Attendez, ça me revient : « Mon trésor, que dirais-tu d'un voyage vers un espace enchanté ? »
- RAYMONDE. – « baigné dans une luminosité vaporeuse et chatoyante, »

- YVETTE. – « bercé au rythme de bruissements ténus : »
- LUCIE. – « Le gargouillis d’une fontaine, le gazouillis des oiseaux. Le froissement d’étoffes rares, le crépitement d’un feu de bois, le clapotis de la marée, le ronron d’un chaton. »
- RAYMONDE. – Il ne tarissait jamais dans l’énumération de bruissements, le tout bien sûr ponctué de baisers toujours plus pressants.
- PAULINE. – Et sans désespérer, il glosait sur le thème de la nudité chez les peintres contemporains.
- YVETTE. – Je connais la ritournelle : « La peinture est un langage ; l’art de voir est une discipline et le beau n’est pas un objet mais une forme de jouissance ». Des propos qu’il avait glanés dans quelque atelier.
- LUCIE. – Cela faisait partie de son protocole en paliers—bien orchestrés, bien rôdés et rondement arrosés—et qui n’avait d’autre dessein que de finir dans son lit.
- PAULINE. – A toi le pompon, roi de la barbouille et du grimage. Et vas-y que je te badigeonne, que je t’enduisse de mensonges.
- YVETTE. – Il est aussi fantoche que le gouvernement de Marloupiot. Des déjeuners de soleil, voilà ce que fut notre place dans sa vie, un pis-aller pour la Manouche qui lui glissa entre les doigts.
- (Toutes les quatre s’avancent vers le lit, deux de chaque côté. Atmosphère de cérémonie. Jeux de lumière.)*
- LUCIE. – Voici ta couronne, ô Roi.
- YVETTE. – Que ta gloire arrive.
- LUCIE. – Que la cérémonie du sacre commence.
- PAULINE. – Que sa Majesté ait l’obligeance et la grâce de se familiariser avec tous les instruments nécessaires à l’intronisation.
- LUCIE. – Avez-vous l’affublement de son Altesse ?
- RAYMONDE. – L’accoutrement au grand complet, et les poudres et les fards et tout le saint-frusquin.
- (Elles font étalage de tous les articles que contenait un énorme sac noir.)*
- LUCIE. – Imaginez, figurez-vous donc la tête de notre cher ministre et de son entourage trié sur le volet de la tartuferie quand ils verront leur mécène

fagoté comme un bouffon qui n'a aucun égard pour la bienséance, la dignité et la gravité qu'on exige de mise à l'occasion de cet auguste rassemblement en son honneur.

PAULINE. – Gourmons Mesdames, saupoudrons, enfarinons, fardons à l'envi. Laissez libre cours à votre imagination la plus diabolique.

(Les quatre femmes procèdent à une transformation stupéfiante d'Adolphe.)

YVETTE. – N'est-il pas resplendissant ? L'image même d'un carême-prenant.

LUCIE. – Voici un petit cordage pour le ligoter. Ainsi il nous sera plus facile de le traîner jusqu'en bas où l'attend une brouette pavoisée de drapeaux tricolores.

PAULINE. – Passez-moi la corde. Je m'y connais dans les nœuds de toute sorte. Je vais le ficeler comme un saucisson.
(Tabellion, paniqué par la tournure des événements, fait irruption.)

TABELLION. – Tu n'en fais jamais d'autres ! Ne t'avais-je pas averti, Adolphe, que nous avions affaire à des vaches enragées ? Vous devriez être satisfait maintenant. Marloupiot et ses conseillers vont ne faire qu'une bouchée de nous s'ils vous voient dans un état pareil.

YVETTE. – Ah ! vous faites une belle coterie

(Adolphe n'a pas le temps de répondre car les quatre femmes, à l'unisson, sautent sur Tabellion et le plaquent à terre.)

PAULINE. – Là, la corde que je le garrotte.

(Charles et Albert sortent de derrière le paravent.)

RAYMONDE. – A la bonheur. Vous tombez du ciel. Donnez-nous un coup de main pour transporter ces deux gaillards jusqu'à la brouette en bas de l'escalier.

ALBERT. – Quel escalier ?

LUCIE. – Allez, arrêtez de bayer aux corneilles. La fête nous attend ainsi que notre cher Marloupiot.

(Pendant qu'Albert et Charles transportent Adolphe et Tabellion jusqu'aux brouettes, puis les traînent bruyamment à travers la salle jusqu'à la sortie au fond. Raymonde et Pauline les suivent en hululant, Yvette et Lucie changent la scène, posent la tribune, les chaises, etc., puis sortent. Projection du tableau de Gaston La Touche, [The Joyous Festival](#) [vers 1906] Retour de la bande qui décharge sans cérémonie Adolphe et Tabellion. Le ministre fait son entrée peu après.)

- ADOLPHE. – Mes respects, Monsieur le Ministre.
- MARLOUPIOT. – Enfin, Adolphe tu as perdu la tête ? Que signifie un accoutrement de la sorte ?
- ADOLPHE. – Garbo, avant de t’emballer, laisse-moi t’expliquer que tu es sur le point de recevoir un colis désopilant, et en quatre parts.
- MARLOUPIOT. – Et vous aussi Tabellion ? J’aurais cru qu’un juriste eût un peu plus de bon sens. Vous êtes congédié sur le champ. Quant à toi, Adolphe, ton explication, je la veux illico.
- ADOLPHE. – Quelle impatience Garbo. Mon explication, elle arrive, légère et suave comme une brise de printemps. La voici.
- LUCIE. – *(Les quatre femmes, toutes essoufflées, s’approchent du ministre.)*
Monsieur le Ministre, vous tombez à pic, il nous reste un peu de matériau pour vous costumer en effeuilleuse.
- (Sons de cloches.)*
- Vous entendez les cloches. C’est le quart d’heure de Rabelais qui carillonne à vos oreilles.
- MARLOUPIOT. – Quoi le quart d’heure de Rabelais ?
- RAYMONDE. – C’est le moment, Marlou, où il faut payer la note. Allez, tombez le pantalon.
- (Instinctivement, Marloupiot porte les deux mains sur sa ceinture.)*
- PAULINE. – Dites-moi, vous n’allez tout de même pas jouer l’humble violette. Un Marloupiot, jamais ! Celui-là même qui ne voit aucun inconvénient à ce que les femmes s’affichent en public avec un cache-fri-fri.
- RAYMONDE. – Nous, vous savez, nous n’éprouverons aucune gêne que vous en fassiez de même. En fait nous vous y encourageons et tant qu’à faire, mettez-y un peu d’entrain pour rendre la chose divertissante avec peut-être un peu d’animation sous le cache-fri-fri.
- MARLOUPIOT. – Mesdames, vous commencez à charrier...
- YVETTE. – Non le charriage, c’est déjà fait. Marlou, vous n’auriez pas par hasard les pieds nickelés ? Car autant vous prévenir que nous ne sommes guère d’humeur à essuyer un refus ou à souffrir qu’on nous prive d’un plaisir délectable.
- LUCIE. – Croyez-moi, vous serez mignon tout plein une fois notre travail de

métamorphose accompli et, c'est juré, on prendra bien soin de votre fri-fri.

MARLOUPIOT. – *(A Adolphe.)* Ce n'est pas une brise vernale que je te réserve mais une de ces tramontanes qui va te figer les mandibules !

ADOLPHE. – Que de hargne, Garbo ! Ton attitude n'est pas très commerçante. Laisse-toi donc porter par le courant. C'est avec fierté que tu devrais arborer ton caleçon en flanelle. N'oublie pas Marloupiot, Forain et Cie. C'est de la bonne publicité pour la maison.

(Tabellion, les mains ficelées et bâillonné, pousse des petits cris étouffés.)

YVETTE. – Vous deux silence ou je ne réponds plus de moi.

PAULINE. – Et vous deux *(désignant Albert et, Charles)*, ôtez lui son bâillon *(celui de Tabellion)* et ne restez pas plantés là comme des piquets. Je vous constitue gardes du corps de ces deux loustics. Et attachez-les aux chaises.

(Marloupiot agit comme s'il s'apprête à fausser compagnie à son entourage.)

On dirait que le pavé vous brûle les pieds, mon cher ministre. Vous ne seriez pas tenté de nous fausser compagnie ? N'y pensez même pas pour une petite seconde.

RAYMONDE. – Si vous continuez sur votre lancée, Marlou, c'est déplumé que vous allez discourir.

LUCIE. – On vous attend à la tribune dans cinq minutes. Que signifie donc cette velléité de fuir comme un lâche ? Dois-je en conclure que notre zèle vous paraît un brin intempestif ou craignez-vous que vos adulateurs, au lieu de vous saluer avec des vivats, ne vous vouent aux gémonies ?

MARLOUPIOT. – Mesdames, vous me croyez un scélérat, un filou, un fripon,...

YVETTE. – Tous les trois et plus encore.

MARLOUPIOT. – Je vous en conjure, donnez-moi le temps de vous faire connaître les tenants et les aboutissants de cette affaire de proxénétisme et vous vous rendrez compte que je suis la victime d'un complot au plus haut niveau de l'échiquier politique

PAULINE. – Excusez du peu ! J'ai le cœur qui saigne !

LUCIE. – On est sur le pied de la guerre et notre siège est fait à votre sujet. Les détails de l'affaire, on ne les connaît que trop bien. Alors, vos fadaïses, vos faux-fuyants, Marlou, on n'en a que faire. On les connaît par cœur.

- YVETTE. – Vos atermoiements de girouette, de tourne-casaque n’auront d’effet que de vous servir à reculer pour mieux sauter.
- RAYMONDE. – Dans mes bras, Marlou-toutou ! Et alors cet article du dernier bateau chez Marloupiot-Forain, ce caleçon en flanelle et le petit tutu qu’il couvre, vous l’exhibez délibérément ou on vous dépouille ?
- LUCIE. – On va le dépiauter notre chaud lapin. On va enfin savoir si vous avez du cœur au ventre, Marlou.
- MARLOUPIOT. – Mesdames, je crois que nous pouvons trouver un terrain d’entente.
- RAYMONDE. – Marlou, pourquoi faire autant de chichis autour d’un fri-fri qui ne rapporterait que quelques sous aux enchères ?
- TABELLION. – Je proteste contre vos agissements qui bravent toutes les convenances.
- YVETTE. – Protestez mais posément, je vous prie, ou bien on remuselle.
- PAULINE. – Histoire de s’amuser, quelle est votre proposition ?
- MARLOUPIOT. – Nous venons d’acheter l’exclusivité de la nouvelle collection d’un couturier en vogue. Comme vous portez si bien la toilette, je vous propose de passer dans son salon. Dites à Madame Doudounard que vous venez de ma part. Elle vous éblouira de son assortiment de chapeaux chargés de plumes exotiques, de gants de soie rebrodée, d’ombrelles en manche d’ivoire sculpté et d’exquises bottines de cuir.
- YVETTE. – Scélérat, filou, fripon et en plus suborneur !
- LUCIE. – Oh ! Je ne sais pas ce qu’il m’arrive. Il faut que je m’allonge un instant. J’ai comme un coup de sang.
- (Soudainement, les trois femmes prennent un siège. Elles semblent affligées d’un malaise.)*
- ADOLPHE. – Une brise de printemps souffle dans les parages. Tout vient à point à qui sait attendre.
- TABELLION. – Dieu grand merci. J’étais sur le point de recourir à la force.
- ADOLPHE. – Tabellion, notre lion ! Tabellion, notre lion ! *(A Fernand, Charles et Albert.)* Allez, maintenant vous pouvez nous détacher.
- PAULINE. – Oh ! Il fait si chaud ici. *(Elle s’évente à l’aide d’un éventail.)* Tout d’un coup, je me sens toute chose. Monsieur le Ministre, Pourriez-vous m’apporter un verre d’eau ?

- MARLOUPIOT. – Avec plaisir, Pauline. (*A Charles et Albert.*) Messieurs, allez chercher de l'eau fraîche pour ces dames. (*Ils reviennent avec un pichet d'eau et quelques verre. Marloupiot verse de l'eau dans les verres.*) Voici Pauline.
- PAULINE. – Merci Monsieur le Ministre.
- MARLOUPIOT. – Vous vous sentez mieux ?
- PAULINE. – Oui, mis à part que là-dedans (*elle se met la main sur l'estomac*) ça gargouille et j'ai des frissons qui me sillonnent tout le corps.
- MARLOUPIOT. – C'est sans doute l'émotion d'avoir revu Adolphe qui vous a égaré l'esprit.
- PAULINE. – A vous parler franchement, Monsieur le Ministre, je ne sais vraiment pas pourquoi je ne vous l'ai pas dit plus tôt, mais vous êtes un homme de grande mine et de belle tournure avec un air si distingué. Cette rose à votre boutonnière et le coloris de ce nœud papillon, c'est le comble du chic. (*A voix basse.*) Un peu plus tard, peut-être pourrait-on se retrouver au petit jardin ?
- RAYMONDE. – Pauline, voyons, n'accaparez pas Monsieur le ministre à vous seule. (*Elle le tire de côté.*) Je ne sais pas si vous en avez conscience, mais je trouve que vous avez un popotin des plus affriolants. J'aimerais y mettre la main pour m'assurer qu'il est bien nature, sans capitonnage.
- MARLOUPIOT. – Je vous suis gré de ce compliment. Sachez, ma chère Raymonde, que tous les Marloupiot se targuent d'avoir les arrière-trains les plus galbés de la région. Entre nous, mon petit nom, c'est Garbo ce qui signifie grâce en italien et qui est à l'origine du mot galbe en français. (*En aparté.*) Quant à votre requête, j'y accéderai volontiers, mais dans un lieu un peu plus privé si vous n'y voyez pas d'inconvénient.
- YVETTE. – Et moi qui croyais qu'on vous appelait Libidorama.
- MARLOUPIOT. – Cela aussi, manière de plaisanter, mais c'est venu un peu plus tard. Vous ne savez pas ma joie de vous sentir toutes acquises à notre cause. J'aimerais qu'on prît notre photo à tous les cinq pour la postérité. (*A Adolphe et Tabellion.*) Je comprends encore mal ce que vous avez manigancé, mais je dois dire que c'est un coup de maître. Cela mérite la photo. (*Aux dames.*) Vous ne faites aucune objection à ce qu'Adolphe et Tabellion nous joignent pour la photographie.
- LUCIE, PAULINE,
RAYMONDE ET YVETTE. – Plus on est de fous, plus on rit. Et vous aussi, Albert et Charles, Venez !

(*Les femmes se pressent autour de Marloupiot et lui démontrent des marques d'affection.*)
- MARLOUPIOT. – Oh maintenant, je sens que ça s'affole dans la flanelle.
- RAYMONDE. – Moi aussi, j'ai la bougeotte. Commandez donc à Fri-fri de se tenir tran-

quille un peu plus longtemps. J'ai une idée ou deux à son sujet.

(Séance photographie. Marloupiot s'apprête maintenant à se lancer dans un discours.)

MARLOUPIOT. – Mes chers compatriotes—j'avais préparé un discours bien ficelé afin de dénoncer la vindicte publique pour laquelle certains veulent me désigner. Cependant, ces quatre dames qui en étaient le fer de lance ont, de toute évidence, eu un revirement de cœur. Ce déploiement d'affection inespéré, mais néanmoins bien apprécié, n'est-ce pas la preuve tangible et le témoignage le plus irréfutable que vous devez m'accorder votre confiance pour un nouveau mandat au terme duquel nous accomplirons ensemble l'impossible ?

(La fête bat son plein. Le vin coule à grands flots. Adolphe, Tabellion, les quatre dames boivent dans la gaieté générale. Marloupiot est rayonnant. Il embrasse tout le monde.)

Je suis béni des dieux. On vient de me souffler à l'oreille le nouvel ordre du jour : plus de discours. Hurler avec les loups et festoyer jusqu'au petit matin. Il ne me reste donc plus qu'une chose à dire : Vive la France !

TOUS. – Vive Marloupiot ! Vive Marloupiot !



LA GUIDE. – Ainsi s'achève notre visite. *(Elle continue par automatisme mais se mord les lèvres à la fin de sa phrase.)* J'espère que vous aurez apprécié notre visite et passé un moment agréable en visitant notre merveilleuse exposition Dixon.

NICOLE. – *(Toujours tendue)* On ne peut pas dire que le moment aura été à la hauteur de mon rêve... mais pas à cause des tableaux ! Il aurait pu être plus agréable de faire la visite avec un vrai amateur d'art !

BAPTISTE. – Nicole, il n'y a pas de vrais ou de faux amateurs d'art. Il y a l'art qu'on aime et celui qu'on n'aime pas c'est tout...

LA GUIDE. – Madame, Monsieur, je vous laisse là, j'ai un autre groupe qui m'attend. *(Pour la première fois elle laisse apparaître ses sentiments et soupirant de soulagement. Elle se reprend avant de finir.)* Mais n'hésitez pas à continuer à vous promener dans le musée *(sur un ton ironique, tournée vers le public)* peut être que les visiteurs partiront plus vite ce soir comme ça ! *(Elle sort)*

NICOLE ET BAPTISTE. – Au revoir Madame et merci beaucoup.

- NICOLE. – Tu as raison Baptiste, pour une fois, nous ne sommes définitivement pas sensibles aux mêmes choses.
- BAPTISTE. – Allons, viens t’asseoir, regardons encore un peu le tableau de la fête... *(Ils s’asseyent et regardent en silence. Moment plutôt tendre)*
- NICOLE. – Et les peintres, ils en faisaient des beaux tableaux. Ca devait être vraiment agréable de vivre au XIX^e siècle !
- BAPTISTE. – Oui, Ils ont l’air de bien s’amuser ! Quels chanceux, à l’époque ils en faisaient de ses fêtes ! De la musique, de l’alcool et des femmes à gogo ! le bonheur !
- NICOLE. – Non, mais Baptiste, franchement tu n’as toujours rien compris !

FIN.